

LIÉE AU CLAN – LE PACTE

KEYNE

par

ALIA SAN

Collection : DARK SIDE



Contient des scènes de sexe, du surnaturel et de la violence
physique et psychologique

Keyne – Liée au Clan – Le Pacte
Copyright texte – © 2024 Alia San
Éditions M^éms, Mettre en Mots
Graphisme : Ennel John Espanola
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-1042445966

Publié et imprimé par Bookelis

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'autrice :	7
Partie 1 – Un monstre à abattre	9
Chapitre 1 – C'est mon croc	11
Chapitre 2 – C'est ma proie	23
Chapitre 3 – Ces frères	37
Chapitre 4 – Ce Jarl	45
Chapitre 5 – C'est ma <i>first lady</i>	52
Chapitre 6 – C'est ma malédiction	65
Chapitre 7 – Ces faibles	79
Chapitre 8 – C'est mon ennemi	88
Chapitre 9 – C'est mon chaton	101
Chapitre 10 – Ce chat	115
Chapitre 11 – Cette brebis	125
Chapitre 12 – C'est quoi, ça ?	136
Chapitre 13 – C'est mon moment	151
Partie 2 – Une bête maudite	165
Chapitre 14 – Elle est brisée	167
Chapitre 15 – Elle m'a piégé	175
Chapitre 16 – Elle a fait une bêtise	188
Chapitre 17 – Il n'est pas mon maître	196
Chapitre 18 – Il n'est pas un prince	206
Chapitre 19 – Il n'est pas innocent	215
Chapitre 20 – Elle me provoque	229
Chapitre 21 – Elle me perd	240
Chapitre 22 – Il est coupable ?	249
Chapitre 23 – Elle n'aurait pas dû	259
Chapitre 24 – Il n'est pas là	269
Chapitre 25 – Il n'est pas un monstre	279
Chapitre 26 – Elle n'obéit pas	290
Chapitre 27 – Elle ne doit pas	302
Partie 3 – Un cœur enfermé	313
Chapitre 28 – Si tu m'avais regardée	315
Chapitre 29 – Si tu m'avais écoutée	326
Chapitre 30 – Je ne te céderai pas	339
Chapitre 31 – Je ne te permettrai pas	349
Chapitre 32 – Si tu m'avais avoué	359
Chapitre 33 – Si tu étais mon égal	368
Chapitre 34 – Si tu m'avais accompagnée	379

Chapitre 35 – Je ne les laisserai plus	388
Chapitre 36 – Si j’avais eu confiance	399
Chapitre 37 – Je ne te perdrai pas toi aussi	413
Chapitre 38 – Si je n’avais pas fui	429
Partie 4 – Un fauve échappé	441
Chapitre 39 – Je t’expliquerai	443
Chapitre 40 – Parce que tu me rends fou	456
Chapitre 41 – Je te désobéirai	470
Chapitre 42 – Parce que tu crois en moi	486
Chapitre 43 – Parce qu’il me faut des alliés pour te protéger	498
Chapitre 44 – Je t’attendrai	506
Chapitre 45 – Je te protégerai	517
Chapitre 46 – Parce que tu me suffis	528
Chapitre 47 – Je te suivrai	539
Chapitre 48 – Je te retrouverai	553
Partie 5 – Une âme libérée	569
Chapitre 49 – Je vous offrirai un monde...	571
Chapitre 50 – Je vous sauverai quoi qu’il en coûte	585
Chapitre 51 – Je vous ramènerai	595
Chapitre 52 – Je vous aimerai, c’est promis	609
Chapitre 53 – Je vous soignerai	623
Chapitre 54 – Je vous garderai toujours	641
Jin	659
Remerciements	671
À propos d’Alia San	673

NOTE DE L'AUTRICE :

Ce livre n'est pas une innocente réécriture de La Belle et la Bête. Vous entrez dans une dark romance paranormale qui mêle la sensualité de la romance paranormale métamorphe avec la brutalité et le machisme de la romance bikers et des légendes vikings.

Si vous avez l'âme sensible, sachez que je traite de thèmes difficiles ici. Guerre et violence sont le lot commun des hommes du clan des Bersks depuis l'enfance. Les femmes, elles, n'y sont pas correctement traitées. Tara mènera un long combat pour réussir à changer les codes.

Si, justement, vous cherchez une romance qui fera vibrer toutes les cordes de votre être, continuez votre lecture et entrez dans le clan. Keyne, plus que tout autre, vous fera haleter, frémir et pleurer.

Bonne lecture,

Alia San

P.-S. Pour connaître tous les personnages et les pouvoirs dès le début, rendez-vous sur la page du clan des ours :

<https://romance-geek.com/clan-des-ours/>



ALIA SAN

PARTIE I – UN MONSTRE À ABATTRE



Quelques musiques recommandées :

Under my sleeve par One Hope

Dizzy par Missio

Fake par The Tech Thieves

ALIA SAN

CHAPITRE I – C'EST MON CROC

TARA



— Ne bouge pas ! Trois hommes sont morts pour recueillir ça !

La femme qui me torture a un fort accent, rauque et musical à la fois, ancien et puissant. Je lui obéis aussitôt. Je cesse de lutter contre les mains des femmes qui me tiennent, malgré la souffrance. Nauséuse, cotonneuse, je suis assaillie par des vagues brûlantes en provenance de la peau fine de mes cuisses, de mon ventre, et de mes poignets aussi. Plaquée contre la table, je force sur les mains qui me tiennent pour regarder mes plaies. La peur, bien sûr, mais aussi une curiosité malsaine...

Mais qu'est-ce qu'on me fait ?!

Je me suis fait tatouer mille fois, mais ça ? Pourquoi déchirer mes chairs avec une espèce de pierre taillée alors qu'un scalpel fonctionnerait bien mieux ? Pourquoi ces symboles étranges ? Et surtout, pourquoi mettre de l'acide sur mes plaies ? Car c'est bien de l'acide, ce liquide rouge, qu'elles ont tartiné sur les scarifications de mes avant-bras ? Il a la texture du sang, la couleur du sang, mais jamais le sang ne ferait une telle réaction, presque chimique. Je vois les coupures bouillonner et la brûlure me terrasse.

Je manque de tourner de l'œil.

J'étais volontaire. Je n'existais plus après tout. Je me suis perdue il y a des années. Et depuis deux ans, j'appartenais à un club de motards. Pas à un motard, pas à un homme, non, à n'importe quel homme. Je me le suis tatoué sur mon sein droit que je n'appartenais à personne. J'ai fait dessiner une gazelle stylisée, une proie juste bonne à se faire baiser. Je me le suis

inscrit dans mon corps à coups de drogue et d'alcool que j'étais un navire en perdition.

Et un jour, la *first lady* de notre gang, la femme du président, m'a prise en pitié. Elle m'a proposé de travailler pour ces gens. Ce deal, c'était une façon de tout recommencer. Remplir mon vide intérieur. Me vendre à un autre groupe, allié ou ennemi, je ne sais même pas. Changer d'allégeance et l'écrire sur ma peau, je veux bien, mais ça...

Pourquoi ces marques-là ?

J'ai du mal à comprendre le sens de tout cela et personne ne m'explique. La brûlure s'atténue et je reprends peu à peu mes esprits. Je prends conscience qu'un homme d'un âge certain s'est approché pour prendre la place de ma tortionnaire sur la chaise face à moi. Je suis à demi allongée sur un fauteuil comme en ont les dentistes. Mon siège est tapissé de plastique pour ne pas se tacher de mon sang. Autour de moi, le vieil homme et les femmes parlent une langue que je ne connais pas. J'entends des racines germaniques, mais ce n'est pas de l'allemand.

À travers mes boucles de cheveux roux collées par la sueur et qui ont perdu tout éclat, j'observe le vieil homme vêtu de bleu et d'or comme un prêtre de l'antiquité examiner mes plaies. L'enthousiasme fait briller ses yeux. Il profite du fait que les femmes me tiennent pour pincer ma cuisse avec force ; vraiment, c'est sadique. Mais étrangement, cela ne me fait pas mal. J'ai la honte de ma vie de constater que ce toucher m'excite. Un rugissement de rage m'échappe et je me débats, mais la femme qui me tient est tellement plus forte que moi. Cela aussi est anormal. Elle est si âgée. L'homme affiche un sourire étrange. Il me dit dans un anglais teinté d'un accent :

— Tu as été courageuse, c'est fini. Tu es prête. Ce rituel-là, au moins, il a marché.

Sans plus un mot, il s'en va en me laissant entre les mains des femmes. Celle qui me torturait se place à mes côtés, debout. Elle est très vieille, grande et fine, aigrette, presque une elfe trop vieillie. Ses longs cheveux sont d'un blanc pur qui tranche sur

sa robe d'un bleu cobalt très vif. Ses yeux sont si pâles qu'ils ressemblent à ceux d'un esprit. Cette femme est pourtant empreinte d'une majestueuse dignité et d'une force cachée, telle une reine. Elle n'a pour bijoux qu'un collier d'or avec un énorme pendentif creux qui doit contenir quelque chose à l'intérieur.

Une amulette.

À sa ceinture sont attachées une chaîne d'or et des bourses de cuir.

Des herbes magiques ?

Peut-être juste des porte-monnaie, mais je ne sais pas pourquoi, moi, je suis persuadée que cette femme est sorcière. La faute à la façon dont elle m'a torturée sûrement. Il faut bien qu'il y ait une raison à cette cruauté.

Sur sa gorge pâle et son décolleté, je remarque qu'elle porte elle aussi des scarifications, sur tout le côté gauche. Ses cicatrices sont camouflées par des tatouages tribaux qui rappellent les motifs maoris sur mes chevilles. La femme m'observe quelques secondes en silence puis, dans sa langue inconnue, elle donne ses directives à ses assistantes et à quelques hommes. Ils semblent être des gardes du corps en costume et sont tous assez jeunes et pour la plupart blonds et grands. Autour de moi, tant les femmes que les hommes ont des statures bonnes à soulever des montagnes. De vrais Vikings. Il fallait bien cela pour me tenir pendant qu'on me lacérait. Mais j'ai l'habitude de la douleur. Les tatouages depuis toujours m'aident à reprendre le contrôle, à remplir le vide de mon existence. Ce marquage cruel que je viens de subir a l'arrière-goût d'un nouveau départ.

De toute façon, je n'ai plus le droit de reculer. Ma *first lady*, la cheffe des femmes dans la bande, m'avait prévenue :

« On dit que ces gens sont fous. Je ne sais pas ce que les femmes qu'on leur donne deviennent après. Je sais que leur famille finit avec un paquet de pognon que personne ne peut imaginer. Si vraiment ta nièce compte autant pour toi, alors, j'ai un plan... »

— Calmée ?

La femme à l'allure d'elfe me contemple avec un intérêt avide. J'ai envie de lui cracher au visage. Elle me demande :

— Ça brûle ?

Je hoche la tête et avale ma salive pour contenir l'insulte qui me vient.

Bah oui, c'est de l'acide, bande de salopes !

Mais la caresse du vieux pervers me reste bien plus coincée en travers de la gorge. Elles auraient dû l'en empêcher. Une femme aux cheveux d'un blond flamboyant, plus jeune que la sorcière, mais tout aussi intraitable, a un sourire torve, comme si cette nouvelle ne l'enchantait pas vraiment. Elle demande à la doyenne :

— Ça veut dire que ton astuce a fonctionné, Völva ?

L'ancêtre nommée Völva lui réplique quelque chose dans leur langue avant de se tourner vers moi :

— Je suis sûre que mon rituel a marché lui aussi. Tu es la première et tu seras la dernière. Tu es précieuse, tu sais.

C'est bien la première fois qu'on me dit une chose pareille. Mais il en faut plus pour m'embobiner. À la rigueur, si elle était un jeune homme avec un torse à tomber, je pourrais me faire avoir, mais là...

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Elle hoche la tête et ses cheveux de soie et de neige glissent sur ses épaules :

— Je t'ai offert un pouvoir sur lui qu'aucune autre femme n'aura jamais. S'il a toujours un cœur, fais-le tomber amoureux de toi. Arrange-toi pour qu'il y croie. Berne-le puis tue-le. Ainsi, tu sauveras le genre humain.

Je frémis. J'avais presque oublié que tout cela n'a qu'un but. M'infiltrer dans un groupe de rebelles, tuer un homme que je ne connais pas. Qui ne m'a rien fait. Mais un marché est un marché. Je tue une cible et on me donnera tout ce que je peux désirer sur cette planète. Et je ne veux pas grand-chose : juste

qu'on sauve ma nièce de l'homme qui la menace, puis de tous les hommes de la Terre. Eva ne risquera plus rien. Toute sa vie. À jamais. On me l'a promis. Et ces gens habillés de soie et d'or semblent bien capables de tenir n'importe quelle promesse.

La reine elfe tend ses mains d'oiseau vieilli, paumes en coupe. Dedans, il y a un croc, énorme, poli, attaché à un lacet de cuir. Elle me dit :

— C'est une canine d'ours. Elle est tranchante, mais creuse. À l'intérieur, on a mis un poison auquel personne ne survivrait. Pas même ce monstre. Plante-la dans la peau du cou, dans la jugulaire...

Völva me montre le creux pâle sur sa gorge :

— Et d'une torsion, tu brises la pointe. Si tu fais cela, si tu essaies, au moins, de faire cela, tu auras respecté ta part du contrat. On respectera la nôtre. Même si tu échoues, même si tu meurs, celle que tu aimes vivra dans l'opulence, celui que tu détestes mourra. Tant que tu ne trahis pas...

Un frisson de terreur glisse sur mes brûlures, les endort presque. Celle qu'on nomme Völva hoche la tête :

— Tu as raison d'avoir peur : l'homme que je t'envoie tuer est un monstre. Personne ne peut gagner contre lui en force brute, et quand il s'enrage, il devient une véritable bête...

À ses paroles, j'ai vraiment l'impression de voir une bête monstrueuse se dresser devant moi et rugir. Je murmure :

— Un prédateur...

Cette femme qui semblait taillée dans l'acier le plus inexpressif a un hoquet de surprise :

— Qui t'a dit nos secrets ? Qui t'a parlé du clan des Bersks ?

J'ai l'impression d'être soûle tandis que la douleur peu à peu reflue, comme une vague qui s'en retourne à l'océan.

Une de ses assistantes doit mettre une main dans mon dos pour m'aider à rester assise.

Je m'explique :

— Tous les hommes sont des prédateurs... C'est quel genre de prédateur ? Un serpent bien froid ? Un renard qui ment ou un chien en rut ?

Ce sont les pires, ceux-là. Pas dangereux, mais qui vous laissent emplies de dégoût. Völva me sourit d'un sourire figé, amer et empreint de méchanceté. Elle saisit ma main avec vigueur et place de force la dent d'ours dans ma paume :

— C'est toi le prédateur. Tue le monstre qui menace l'humanité.

Je suis prête à mourir. Je sais bien que je n'ai pas d'autre choix qu'obéir, mais je ne suis pas du genre à taire l'évidence :

— Comment je pourrais abattre la Bête ?

Elle s'agace et je jurerais que je sens sa colère courir sur ma peau et me donner la chair de poule :

— Je te l'ai dit ! Oui, il est puissant, mais je t'ai donné les moyens de gagner sa confiance, de le tenir en ton pouvoir. Les hommes sont tous les mêmes, tu l'as dit. Tue-le quand il dort, ou oblige-le à tendre le cou pour se faire décapiter, débrouille-toi, mais je te préviens...

Elle se penche sur moi et je jurerais que quelque chose vibre dans son regard clair :

— Tu seras surveillée là-bas, j'ai un espion, je saurai tout. Alors, je te conseille vraiment de ne pas me trahir. Ou celle que tu aimes le paiera...

À travers la brume de l'étrange mixture qu'on m'a donnée à boire au début du rituel, je me demande sincèrement :

Mais pourquoi je trahirais ?

Cette femme étrange m'assène ses derniers ordres :

— Celui que tu dois tuer s'appelle Keyne.

Et ce prénom qui sonne d'origine celtique comme le mien m'emplit d'une terrible nostalgie. Je suis Tara. Mon nom veut dire « colline ». Un lieu doux, un foyer. Mais ce mot n'a jamais

résonné en moi. J'étais trop vide pour vibrer. Tandis que je serre mon arme tribale dans ma main, pour la première fois, je suis entière.

De mes mains tremblantes au poignet pulsant de coupures, je ramène cet horrible pendentif contre mon cœur. Cette preuve qu'à partir d'aujourd'hui, je ne suis plus une proie perdue qui s'offre à n'importe quel homme, car elle ne sait même plus dire « non ». Aujourd'hui, je suis un prédateur et j'ai une mission. Cette canine de grizzli en est la preuve. Mon unique croc. Une seule morsure et je serai enfin libérée de mes démons, ces poids qui s'accrochaient à moi.

Depuis des années, je sombre dans la drogue et l'humiliation, entraînée vers le fond par mon passé. Mais j'ai enfin une occasion de me relever et de me tenir droite.

Quel que soit le monstre à qui on m'envoie, je le tuerai.



Tout le temps du trajet interminable et infernal, ma détermination ne faiblit pas. Je suis à l'arrière d'une camionnette cahotante, à même la tôle, attachée les mains devant moi, mon seul confort, mais ligotée comme un tribut, comme une esclave, comme une traîtresse qui attend le moment de s'enfuir. On m'a bandé les yeux, mais mal, et j'ai bien reconnu le véhicule crasseux et tagué qui appartient à mon ancien gang de motards. Ceux qui m'ont vendue à ces fous.

J'ai troqué ma dernière liberté contre l'assurance que ma nièce vivrait dans le luxe et la sécurité, mais mon club aussi y a gagné. Sous ce bandeau mal placé, j'ai vu ce beau cabas de femme en cuir passer de main en main et atterrir dans les grosses paluches d'un des connards qui m'ont baisée ces dernières années. Un sac bien rembourré, rempli de billets. Et ce n'est pas pour une course qu'on paie aussi bien des motards. C'est contre une vie.

Ils m'ont vendue, ces salauds !

Et le pire, c'est que j'ai donné mon accord. Et j'en suis là à crever de douleur à cause de mes articulations en souffrance

avec mes liens, à cause du sol dur dans les cahots et du froid de la tôle sous mes genoux. Je n'ai pas mal qu'à cause de mes plaies. Elles ont arrêté de saigner et celles sur mes poignets ont même déjà totalement cicatrisé. Comme si elles étaient guéries depuis des années.

C'est fou, anormal, inquiétant.

Non, je relativise. Cet acide devait servir à cela : faire cesser le saignement...

Je m'en inquiète à peine. L'inconfort est trop grand pour se poser des questions existentielles. J'ai mal, j'ai froid, je ne vois rien, je me sens sale. Et j'ai envie d'aller aux toilettes. J'en tremble. Mais le pire, c'est bien que ce putain de camion pue le chien mouillé. On leur a demandé de me « livrer » et ils me trimballent comme ils livrent un de leurs molosses dressés au combat. Mais je ne me plaindrai pas. Je ne leur ferai pas ce plaisir, aux deux connards qu'on a embauchés pour la « course ».

Lorsque la camionnette s'arrête enfin, je retiens mon souffle.

J'entends deux voix. Celle que je connais ne m'intéresse pas : mon passé ne vaut pas qu'on s'y attarde. Mais ce seul nom prononcé...

— Keynes ? Pile au rendez-vous. J'ai un truc pour toi.

C'est viscéral. Une peur terrifiante s'empare de moi.

C'est celui qu'on veut que je tue.

L'idée d'assassiner cet homme censé être un monstre me plonge dans un effroi abyssal.

Lorsque la porte s'ouvre enfin en grinçant, je suis toujours aveugle d'un bandeau sur les yeux, mais surtout de la pénombre autour de moi. Je vois à peine pénétrer un peu de lumière sous le bandeau. On doit être la nuit. J'ai perdu toute notion de temps. Réflexe animal, je reste allongée sur la tôle comme si j'étais inconsciente.

Une voix d'homme s'élève, nouvelle, mais que j'ai l'impression d'avoir toujours connue, basse, puissante et pourtant contenue comme un arc tendu :

— Je suis censé en faire quoi, là ? On ne pouvait pas me la livrer au QG ?

Le ton coléreux de cet homme me fait frémir au plus profond de moi. Je frissonne pour me débarrasser de cette sensation, pas même une émotion : c'est physique et palpable sur ma peau. Je me concentre sur ma hargne de les entendre parler de moi comme d'un objet. Je me mords la langue lorsque le connard qui me livre réplique :

— Allez, ma brebis, arrête de faire semblant de dormir. Ton prince t'attend.

Une brebis, c'est comme ça qu'on appelle les putes à motards. Les brebis se tondent et se ressemblent toutes.

Si je n'étais pas attachée avec, pour seule arme, un misérable croc d'ours tenu par un lacet de cuir à mon cou, je lui sauterais à la gorge, à ce gros vicieux, ce chien qui m'a baisée comme tous les autres et qui m'a vendue.

Contrôle-toi. Tu ne le reverras plus jamais. Ni lui, ni aucun de ceux qui ont profité de toi sans jamais rien te donner en échange.

Et je ne parle pas d'argent, évidemment. Je parle d'un lambeau de cœur ou d'une brisure d'âme. Ils auraient pu me laisser quelque chose quand ils me baisaient, tous ces hommes. Pendant deux ans, ils n'ont fait que prendre, me bouffer puis recracher la viande, car elle n'était pas à leur goût.

J'en tremble de rage, mais je dois accomplir ma mission. Je me redresse sur les genoux comme je le peux avec mes mains liées et je rampe en direction de la voix de celui à qui on m'a donnée.

Officiellement.

Car officieusement, c'est lui qu'on a livré à moi pour que je l'assassine. Pour une fois, je serai le chasseur. Il le faut.

Mes mains sont attachées par devant et je pourrais retirer mon bandeau. Mais je veux jouer les frêles créatures terrifiées. Mes tremblements d'inconfort, de froid et de colère doivent aider. Je refuse d'avouer que je pourrais avoir peur.

Je suis le prédateur.

Je m'assieds au bord du coffre et tends mes jambes nues, à peine cachées d'une minijupe de cuir. J'ai bien conscience de n'être qu'une catin offerte à tous les regards, à tous les vices. Pourtant, Keyne dit de sa voix puissante :

— Je n'en veux pas, ramène-la où tu l'as trouvée. Dis à ton client qu'il aille se faire foutre.

Je me glace.

Hors de question !

Cet homme n'a pas le droit de me refuser. Je dois accomplir ma mission. Je dois au moins essayer !

Il ne peut pas me renvoyer avant que j'aie pu essayer !

Je bondis sur mes pieds, mais mes jambes brisées par l'immobilité refusent de me porter. Je m'effondre et mes genoux heurtent le bitume, et ma peau se fait mordre par les gravillons.

Si cet homme avait encore une chance de vivre, si j'avais encore une chance de faiblir, elle vient de s'envoler. Ce Keyne qui me répudie ne m'a même pas rattrapée. Je suis à ses pieds, attachée, aveuglée, mais au-delà de la peur, je ne ressens que de la honte rageuse. Je ne pardonnerai jamais cette humiliation-là. Je me tends comme un arc, comme un félin prêt à bondir. Je ne renoncerai pas.

Mais je me tais. Ce serait suspect qu'une esclave réclame. Le connard qui doit me livrer va bien insister pour que Keyne m'accepte.

Ça ne manque pas. Au lieu de me rembarquer, le motard que je déteste pose la main sur ma tête pour m'obliger à la baisser. Il claque la porte de la camionnette derrière moi. Le message est clair, je resterai là.

La voix graveleuse et vulgaire de ce connard résonne à mes oreilles :

— Et pis, les ordres sont clairs comme de la pissé à la bière. On me donne une course, je la livre. Je ne suis pas un putain de pigeon voyageur. Alors, gars, amuse-toi bien avec ta rouquine. Elle fait la mignonne avec toi, mais elle était des nôtres avant. La brebis, elle a une grande gueule, mais ça a ses avantages.

Je dois me mordre au sang l'intérieur de la joue pour ne pas hurler. Quand je pense que j'ai pris la bite de tant d'hommes dans ma bouche. Et ces connards qui croyaient que j'aimais ça. Alors qu'en vérité, tout ce que je voulais, c'était m'en sortir au plus vite et sans douleur. Car ces chiens en rut qui se croient si supérieurs ne savent même pas baiser.

Je me tais. Encore. Je tremble. Encore. Je prie pour ne pas exploser.

Seul le silence répond à la provocation du motard. Enfin, dans un rire gras et laid, cet homme de mon passé s'en va d'un pas lourd.

Je perds un peu de ma rage quand le moteur de sa Harley se fait entendre. La camionnette dans mon dos démarre également. On m'abandonne.

Ma rage s'éteint ; pourtant, je tremble encore, si fort.

Pourquoi ?

La peur, cette fois. Je suis seule avec celui qu'on appelle un monstre. Celui que je dois tuer.

D'une voix grondante, il m'ordonne :

— Relève-toi.

Sa voix... Mon Dieu, elle vibre à l'intérieur de moi...

J'ai la soudaine impulsion de partir en courant pour fuir cette présence qui m'attire. Mais j'ai trop peur pour bouger. Il me faut un temps fou pour réussir à lever mes mains attachées jusqu'à mon bandeau. Ce misérable geste me vole tout ce que je possède de force.

Je ne dois pas faiblir. Je ne dois pas trahir. J'ai une mission.

Alors, enfin, je lève les yeux.

À la clarté d'un lointain lampadaire et peut-être d'une lune rouillée, je le découvre enfin. Mon destin. Celui qu'on nomme le monstre et que je dois tuer, mais qui me détruira si j'échoue, je le sens.

Non, je ne perdrai pas. Je ne me perdrai plus jamais.

Pourtant, ainsi dominée par la stature colossale de cet homme, j'ai du mal à me convaincre que je ne suis pas une pauvre brebis sans défense. Car lui, c'est un prédateur, un vrai.



CHAPITRE 2 – C'EST MA PROIE

TARA



Non, Tara, ne montre pas la moindre faiblesse. Ne le laisse pas gagner.

À genoux, les yeux levés dans la clarté orangée de la nuit urbaine, je suis aveuglée par l'aura obscure qui l'entoure. Cet homme est immense. Ses longs cheveux noirs sont attachés en un chignon qui tire sur ses yeux et accentue l'exotisme de son visage. Il a la peau mate, des pommettes hautes et anguleuses, et un nez droit aux arêtes bombées. Il doit avoir un peu de sang des Premières Nations. Ses sourcils noirs et droits sont virils et sa mâchoire en diamant frôle la perfection. Mais son regard d'un marron sombre et profond passe à travers moi comme s'il contemplait mon passé ou notre avenir. Je suis envoûtée par son expression.

Je dois pourtant quitter son regard. J'essaie de ne pas me laisser impressionner par sa taille et l'envergure de son torse. Je veux juste étudier son habit et déterminer à qui j'ai affaire. Il porte un blouson de cuir. Pas un de ces « cuts » chers aux gangs de motards, non, un véritable blouson de moto renforcé aux épaules et aux coudes, avec des zips d'aération, et surtout avec un col Mao qui protège la nuque. Je distingue un seul patch d'identification cousu sur la poche de poitrine du blouson : une tête d'ours stylisée, avec une croix et un triangle derrière. Je ne comprends pas ce qu'ils signifient. Je ne connais pas ce logo-là, et pourtant, je connais les patches de tous les clubs de motards du pays. Par-dessus le blouson impeccable et high tech, une sangle de cuir usée passe en travers de son torse, comme s'il portait un sac dans son dos, ou un carquois, comme les Indiens des westerns. Avec cela, Keyne porte un simple jean brut et des bottes de moto éraflées. Cet homme n'a vraiment pas le style

d'un malfrat. Seuls ses cicatrices et tatouages sur sa gorge laissée découverte par son tee-shirt lâche trahissent son appartenance à une mafia quelconque. Le clan des Bersks, comme l'a dit Völva. Son attitude pleine de rage rentrée dans ses poings serrés, sa mâchoire crispée et son corps imposant dévoilent pourtant qu'il est dangereux.

Non, c'est toi le danger ! C'est toi ! Ne faiblis pas !

Mais le désir sauvage que je lis sur ses lèvres entrouvertes et dans la fixité de son regard... Je tressaille. Son envie de me bouffer pourrait à elle seule me faire fuir. Ou au contraire, me faire plier. J'ai désespérément envie de tout lui avouer et de me donner en sacrifice à sa colère. D'abandonner avant même d'avoir essayé par peur de l'enrager. Car le pire, c'est que je les veux, ces lèvres juste assez pulpeuses pour donner envie de les mordre ; je les veux, ces bras musclés, autour de moi.

Je me bats de toutes mes forces contre l'envie que son désir m'impose et je lui rends son regard avec provocation.

Je t'aurai et je serai la dernière que tu baiseras.

C'est ainsi qu'une vraie prédatrice se comporte : elle prend d'abord et tue ensuite.

Je le veux. Sa taille incroyable, la largeur de ses épaules, ses mains si rudes et grandes feraient rêver de protection n'importe quelle femme éperdue.

Je ne serai plus jamais une brebis ! Je te tuerai.

Il est l'incarnation de tout ce que je hais, tout ce que je crains et qui m'a toujours fascinée. La force supérieure des hommes. Leur magnétisme animal, cette attraction irrésistible et sereine qu'ils dégagent, comme s'ils étaient un champ de force qui nous oblige à nous jeter à leurs pieds.

Je suis à ses pieds.

Je hais cela. Putain, je hais ces hommes-là. Ceux qui sont forts, sexy et emplis d'assurance. Ceux qui vous dominent et vous donnent envie d'être prisonnière. Ceux dont le regard vous

enveloppe et vous fait fondre. Ceux dont la voix résonne directement avec les fibres à l'intérieur de nos corps de femme.

Si j'entends de nouveau son timbre transcendant, je serai finie. S'il me rejette encore, j'aurai perdu. Je ne le laisse pas parler. Je m'écrie :

— On m'a envoyée à toi. On m'a marquée pour toi. On m'a dit que je serais ta... régulière.

Et ce mot m'écorche les lèvres. Je hais ce mot. La traduction en langage pire que macho de cet odieux rêve de fille dédiée au plaisir des mâles. Cette envie désespérée de ne plus être une petite chose soumise qu'on baise et qu'on jette après, mais d'être la seule pour l'Homme. Je n'en veux pas de ce rêve-là. Je ne suis pas assez conne pour croire aux contes de fées.

Non, je n'y crois pas. Si je dis cela, c'est parce que je dois trouver une excuse pour l'approcher assez et le tuer. Et ces marques étranges, ce rituel, c'est pour lui qu'on l'a fait. C'est un charme, une sorcellerie pour qu'il tombe sous mon emprise.

Je lui tends mes poignets pour qu'il voie les marques à l'intérieur. Ces espèces de symboles odieux, déjà guéris grâce à l'acide. Mais mes poignets sont attachés trop serrés : tout ce qu'il peut voir, c'est le collier de plastique qui entre presque dans la chair.

De sa large main, il me saisit les poignets. De l'autre, il tire un couteau à cran d'arrêt qui semble juste être un canif dans sa main. Le contact de sa paume calleuse sur ma peau si fragile et sensible me fait vibrer. De terreur et d'autre chose que je ne peux pas avouer. Je refuse d'être cette femme-là, qui mouille au contact d'un homme puissant et qui espère ce qui jamais n'arrivera.

Lui reste de marbre. L'étincelle de désir qu'il a laissée transparaître est maintenant sous contrôle. C'est moi qui suis subjuguée par ce brusque contact tandis qu'il tranche mes liens. Je suis réduite à l'impuissance par sa prestance de roc impossible à ébranler. Ainsi dressé au-dessus de moi, il me paraît une montagne infranchissable.

Comment tuer un homme pareil ? La trahison ? Mais comment l'amener à baisser sa garde ?

Il me libère, mais sa paume exigeante garde un de mes poignets pour l'examiner. Moi, en retour, j'observe les cicatrices et les tatouages étranges sur le dos de ses mains à lui. La teinte légèrement cuivrée de sa peau aux origines amérindiennes tranche sur ma peau de lait.

Je dois me retenir de crier quand soudain, il serre mon poignet avec une force qui pourrait me briser les os. Mais à ma grande honte, la douleur se mue presque aussitôt en... désir. Je désire qu'il me fasse mal, qu'il me prouve ainsi sa force, sa supériorité.

J'ai envie de me tuer de honte.

Keyne se reprend avant moi et me rend mon bras comme on repousse une chose dont on ne veut plus. Cela me blesse, cela m'enrage, cela me fait peur aussi. Cet horrible pressentiment est confirmé lorsqu'il fouille dans sa poche arrière et en sort une carte de crédit noire.

Le genre de carte dont il est impossible de trouver le plafond. Il me la tend avec négligence, entre deux doigts :

— Tiens, la brebis, je te donne une chance de foutre le camp et de refaire ta vie. Prends-la.

J'ai un instant d'hésitation. La tentation est trop grande. Avec cet argent... je pourrais sauver n'importe qui. Je pourrais tuer n'importe qui...

La mise en garde de celle qu'on a nommée Völva me revient :

« J'ai un espion, je saurai tout. Alors, je te conseille vraiment de ne pas me trahir. Ou celle que tu aimes le paiera. »

Cette femme étrange me terrifie vraiment, plus que cet homme. Mais je suis surtout liée par cette fierté déplacée qui m'est née. J'ai fait une promesse. J'ai une mission. J'ai un but. Je ne suis plus une âme en errance qui se donne au premier venu.

Devant mon silence et mon immobilité, Keyne desserre péniblement les mâchoires, comme un chien qui refuse de lâcher sa prise.

Il me jette :

— Refais ta vie, barre-toi d'ici. Je ne veux pas de toi.

Une vague glacée me passe à travers le corps. J'en ai un frisson de terreur à l'idée qu'il me repousse, que j'échoue, que jamais je ne puisse le prendre. Il me terrifie, ce regard distant, ce visage figé pour ne rien exprimer.

Ultime insulte, il me jette sa carte. Le rectangle de plastique noir se confond avec le bitume. Je gronde de rage.

C'est un réflexe animal qui me fait me jeter sur lui. Je me cramponne à son cuir noir pour l'escalader et réussir à me remettre sur mes pieds, pour tenter d'atteindre son regard qui refuse de laisser entrer le désespoir du mien. Je m'écrie :

— Je ne suis pas une brebis ! Je suis Tara ! Je suis celle qu'on a marquée pour toi ! Tu dois me garder ! Elle me l'a promis ! Ne me laisse pas là !

Je ne sais même pas qui parle. La tueuse qui veut sa proie ou la femme qui ne veut pas qu'on la refoule.

Encore.

Keyne saisit mon poignet et me le met devant les yeux :

— Ça n'a aucun pouvoir, ces runes-là ! C'est juste des lettres, pauvre conne ! Elles auraient pu t'écrire mon nom en latin ou en chinois, ça ne changerait rien ! Casse-toi ! Je n'ai pas besoin d'une pute de plus.

Cet homme me fout en l'air de ses mots répugnants. Je craque et mens effrontément, j'utilise tout ce que je sais :

— On m'a dit que j'intégrerais ton clan ! Je serais moi aussi une Bersk ! Écoute-moi, connard !

Je sais que je suis folle. Insulter un homme qui me dépasse de deux têtes. Un homme que les tarés qui m'ont marquée craignaient et traitaient de monstre. En pleine rue, déserte, devant un énorme mur aveugle sur lequel sont appuyées deux motos, une noire énorme et une rouge plus fuselée. Les clés sont sur le contact, j'ai une seconde la pensée que je pourrais

m'enfuir. Mais même si je le désirais vraiment, lui ne m'en laisserait pas l'occasion...

Keyne saisit soudain l'arrière de ma nuque et serre fort pour m'immobiliser et je sens qu'il pourrait me broyer, me tuer ou pire, me paralyser. Je perds toute force prise ainsi dans sa main comme un chaton. Par réflexe, je cesse enfin de lutter, mais aussi car le désir m'envahit. Salaud de désir que je ne contrôle pas. Jamais un homme ne m'a fait cet effet-là. Son visage sauvage empli de colère... Sa grippe douloureuse mais vibrante, car il tente de se contrôler...

Keyne, ce colosse qui me maîtrise si bien, se penche sur moi :

— Elles t'ont dit quoi, ces salopes ? Qu'est-ce qu'elles t'ont dit sur le clan ? Sur moi ?

Mon Dieu... Cette voix.

Ses sourcils droits et épais soulignent la tension vibrante de ses pupilles sombres. Sa présence écrasante, son odeur d'homme est à peine dissimulée par une eau de Cologne aux agrumes, car son parfum s'est dissipé en fin de journée. Je remarque enfin la fatigue qui cerne ses yeux.

Mon ventre se serre. Une forme de pitié teintée d'une envie triste et nostalgique. Le désir de prendre soin d'un homme.

Mais je suis malade ?!

Je hurle :

— Tu n'as pas le choix ! On m'a promis ! Je veux être ta régulière ! Je veux ton respect ! Lâche-moi !

Je lui balance un coup de genou, visant ses parties, mais je n'atteins que sa cuisse dont les muscles épais absorbent le choc. Il ne cille même pas. Il n'a presque rien senti et moi je deviens hystérique, tentant de le frapper encore. Keyne a peut-être raison de me corriger, de me tenir mieux et plus fort. Il est furieux et la colère lui va bien, crispant ses mâchoires en diamant, creusant une ride du lion au milieu de son front, lui donnant plus de caractère encore.

Je n'aurais pas dû déchaîner sa colère. De sa main sur ma nuque, il me décolle presque du sol pour me faire reculer jusqu'au mur derrière nous. Il me plaque dessus. Alors que son visage dominant se penche sur le mien, mes mains se plaquent contre le béton et tâtonnent par réflexe, à la recherche d'une arme. Mais je ne trouve que le bout du guidon d'une des motos, pas même un casque que je pourrais utiliser pour frapper.

Toute envie de lutter m'est soudain arrachée lorsque sa main libre vient contre mes fesses, si bas que ses doigts passent sous ma jupe, entre mes cuisses. Keyne me soulève pour caler ma chatte contre ses reins. Mes jambes s'écartent par réflexe et je suis plaquée contre la braguette de son jean, mon intimité offerte à son sexe gonflé, affolant de grosseur. Son membre vibre contre mes chairs à peine protégées d'un string de dentelle. Cela me chauffe si fort là... Je halète et cherche son regard sombre. Ses pupilles se sont dilatées, noyant ses yeux de désir. Je sens qu'il se contrôle à peine. Il me veut. Et moi, je suis incapable de lutter quand il se presse contre moi. Il déclenche un sursaut de plaisir et m'arrache un gémissement. Keyne m'assène d'un ton rauque :

— Tu n'es qu'une brebis, qui mouillera pour n'importe lequel d'entre nous...

Et son sourire... Mon Dieu... Dominant, empli de dédain... Il sait que je ne suis qu'une proie contre lui...

J'ai un cri. D'outrage, d'envie frustrée de plus. La prise sur ma nuque m'oblige à rejeter la tête en arrière et je sens ses dents mordre mon épaule, sauvagement. J'ai à peine le temps de gémir de douleur que celle-ci se mue en un plaisir étrange, venu de l'ensemble de mon corps. J'en voudrais encore, de sa sauvagerie. Mais ses dents m'abandonnent, sa langue remonte le long de ma gorge et il me dit d'une voix brisée de désir :

— Tu veux être ma régulière ? Tu sais ce que tu risques si je te prends vraiment ? Elles t'ont dit ça aussi ? Elles t'ont tout dit, vraiment ?

Il me donne un coup de reins qui m'arrache un éclat de plaisir. J'ai un cri désarticulé à force de le contenir. Je refuse d'avouer à quel point j'aime ce qu'il me fait. Il m'écarte soudain de son érection, pour réussir à reprendre le contrôle de son désir. Sa voix est un grondement de rage mêlé de désespoir :

— Ne me provoque pas ou tu en crèveras !

Je ne dois pas me laisser impressionner par un homme qui fait deux fois mon poids. Je lui crie :

— Je n'ai pas peur de toi ! Ne me parle pas comme ça !

Je l'enflamme à ces mots. Il presse son bassin contre le mien, cherche son plaisir contre mon clitoris et m'en donne tellement... J'ai honte... J'essaie de m'agripper au mur pour lui échapper, mais alors que je remue contre ses reins, il a un grognement animal, et deux de ses doigts qui tiennent ma fesse trouvent leur chemin sous mon string et me pénètrent. J'échappe un cri. Je ne suis qu'une pauvre poupée prise en sandwich entre un mur de béton et un corps d'acier, soumise à ses doigts, son sexe frustré et sa langue carnassière. Qu'est-ce que je suis, moi, perdue dans le plaisir qu'il me donne, dans la puissance de ses contacts, noyée dans son envie de me faire jouir ou de me briser ? Son désir de me baiser qu'il ne contrôle plus.

Il va me prendre, en pleine rue !

Loin d'être terrifiée, je me hais de mouiller à cette idée. Je me contracte autour de ses doigts qui se sont encore enfoncés en moi. C'est si bon. J'ai envie de sa queue. Je me désespère de le vouloir. J'en crève d'envie...

Mais je sais aussi qu'après m'avoir prise, il s'en ira. Je ne veux plus de ça. Je ne veux plus être la femme qu'on baise pour se soulager.

Je gémis à son oreille :

— Je ne suis pas une brebis, on t'a donné à moi, je veux être la seule...

Je me raccroche à ses épaules, agrippe mes mains à sa nuque puissante, cherche la base de ses cheveux retenus en chignon,

tente de les défaire, savoure leur douceur qui contraste tellement avec son corps de pierre. C'est cela qui me fait sombrer. Je cherche ses lèvres des miennes pour l'embrasser et pour, encore une fois, me donner...

Comme toujours...

Mais à la seconde où nos bouches se touchent, où nos haleines se mêlent, il devient fou. Il me mord la lèvre inférieure au sang et son coup de reins violent écrase mes chairs sensibles. Son torse écrase mes seins contre lui. La douleur me fait haleter et me donne encore plus envie de lui. Encore, la douleur est changée en une volupté transcendante, dérangeante... Je me suis détraquée à son contact.

Malgré la folie de mes sens éperdus, je ne peux pas ignorer que Keyne m'éclate contre le mur et me coupe le souffle. Je ne peux surtout pas oublier sa paume sur ma nuque qui se crispe et me broie soudain. Je hurle de terreur :

— Mon cou ! Lâche-moi ! Tu vas me briser la nuque !

Sa grippe sur mes cervicales se desserre d'un coup. Keyne me lâche et me laisse tomber. Encore, je m'écrase à genoux devant lui. Il recule avec empressement avant de se reprendre. Il me toise avec un air sauvage, qui, en d'autres moments, aurait pu m'exciter, mais qui me glace tout à fait.

Fuis ! Lève-toi et cours !

Il me fait peur, ce véritable fauve. Une peur viscérale qui me renvoie à mes 15 ans, quand j'ai couru pieds nus pour échapper à un autre prédateur, le premier. Est-ce que j'ai eu le choix ? J'ai fui.

Mais je n'ai plus 15 ans. Je refuse d'avoir peur de l'homme qu'on m'a donné à tuer. Je refuse de laisser les choses inachevées entre nous. Je refuse qu'il s'en aille. Alors qu'il recule, je m'insurge :

— Si tu me laisses, je dirai tout sur votre clan à la police, aux médias ! Elles m'ont tout dit ! Tous vos secrets, je dirai tout !

Mes menaces stupides lui rendent son calme. Keyne me sourit. Un sourire bref et froid, supérieur et méprisant. Il sait que je bluffe. Il va me corriger... Je le sens et presque, j'en ai envie. Tout, plutôt que ma mission s'arrête là.

Sans un mot, il s'en va vers les motos. À le voir pour la première fois de profil, je me perds de nouveau. La ligne de sa mâchoire est superbe et son corps grand et musclé reste élancé. Je remarque enfin que la sangle de cuir passée sur son torse lui sert à tenir le fourreau d'un énorme couteau dans son dos. Une arme si grande que ce serait une véritable épée dans mes mains.

Je pourrais la lui voler ?

Le fourreau est entouré de bandelettes de tissu couvertes de symboles étranges qui rappellent ceux qu'on m'a gravés sur le corps.

Il y a deux motos contre le mur, la sienne, une massive Harley noire et chromée, à côté de moi, et une autre un peu plus loin, rouge, sportive qui ne pourrait jamais supporter le poids de cet homme. Il saisit le guidon de sa Harley aux lignes racées et dont les calanques d'acier rutilent. Un engin qui lui ressemble et qui seul peut faire honneur à son gabarit.

Il enfourche sa moto et la démarre.

Ma gorge se serre de ne plus voir que son dos, d'être abandonnée comme un déchet au bord de la route.

Mais pourquoi j'ai si mal ?

Parce que j'ai échoué sans même avoir essayé. C'est la même chose que fuir, cela.

Je n'aurais jamais dû fuir ce jour-là. À mes 15 ans, quand le premier prédateur de ma vie a tenté de me dévorer. J'ai tout abandonné derrière moi : ma mère, ma nièce, ma vie, et ma dignité au passage. On ne m'a rien volé. J'ai tout jeté. J'ai été lâche et faible. J'ai fui. Je crois que c'est ce dont j'ai le plus honte. Si seulement je l'avais castré avant de partir, cet enfoiré. Toute ma vie aurait été différente. Je n'aurais pas été celle que j'ai toujours été, celle qui subit et se détruit.

Je ne peux plus me permettre l'apathie. J'ai perdu sept ans à laisser couler ma vie.

Maintenant que Keyne s'est éloigné de moi, une fois hors de portée de son odeur musquée, de son désir ravageur, je me souviens : le croc d'ours et ma mission, la certitude que ma nièce pourra vivre une vie de princesse à l'abri des prédateurs. Celle qu'on m'a refusée. Cette vie-là, je veux la voler !

Je hurle :

— NON !

Je bondis sur mes pieds et pars en courant. Je m'agrippe à son blouson tandis qu'il met les gaz. Je pose un pied sur la cale et passe une jambe par-dessus la selle. Il part en trombe avant que j'aie fini d'escalader la moto. J'aurais pu lâcher, j'aurais pu me tuer, mais je tiens bon, cramponnée à son dos. Pendant quelques minutes, je tremble à l'idée qu'il me repousse. Qu'il s'arrête pour me laisser intacte au bord de la route ou qu'il me jette à pleine vitesse, ce sera du pareil au même pour moi. Je ne veux pas échouer.

Peu à peu, alors que la moto prend de la vitesse et que le vent me frappe, je me détends. Keyne ne m'abandonne pas. Il se contente de foncer dans la nuit d'hiver. La ville se finit enfin et nous passons dans des plaines et des champs déserts, plats et gris à cette heure. Je ne sais pas où nous sommes, mais je suis bien loin au nord de mon pays natal au climat plus doux. Le souffle de notre course, alors que je suis presque nue, me gèle les doigts et tout le corps. Mais je préfère perdre l'usage de mes deux mains que lâcher ce cuir dont l'odeur me chavire. Car son parfum d'homme s'y mêle. Les vibrations et le ronronnement de sa moto m'apaisent et m'attisent tout à la fois.

J'ai des instincts de brebis après tout. Quel que soit l'avenir que cet homme me réserve, quel que soit l'inconfort, je ne peux pas m'empêcher de savourer la course et sa présence. Je serre mes jambes glacées contre lui. Je me plaque dans son large dos, rêvant de profiter de sa chaleur. Mais ce couteau se dresse entre son dos et moi.

Et il n'est pas le seul...

Mon pendentif d'ivoire semble vouloir croquer la peau de mon décolleté à travers le tissu de mon débardeur. La canine de grizzli...

Je me souviens :

Ma mission est de le tuer. Et tout sera fini. Le plus tôt sera le mieux.

Car je sais que le futur ne sera pas tendre pour moi. Qu'il m'abandonne, qu'il m'égorge de son couteau ou pire encore : qu'il me baise et que je me mette à attendre quelque chose de lui...

Je dois le tuer. Je dois tenter maintenant. Qu'importe qu'on soit au milieu de nulle part. Qu'importe qu'on roule à pleine vitesse et que je risque de nous crasher. Qu'importe que le soleil commence enfin à se lever et fasse scintiller son profil tendu d'une détermination que je ne comprends pas. Je lâche son cuir de la main droite, me livrant à la merci des cahots.

Je saisis la canine de grizzli de mes doigts glacés et gourds. Je me dresse sur les cale-pieds pour me grandir. Je tire sur le lacet de cuir, juste assez long pour atteindre sa nuque. Mais elle est protégée par le col de son blouson de moto. Les vibrations et les chocs me terrifient. Mais pas autant que la sensation de son corps qui se raidit sous ma seule main qui le tient encore.

Je n'ai jamais tué, mais je dois avouer que j'en ai toujours crevé d'envie dans mes fantasmes. J'ai toujours rêvé de tuer tous les hommes que je craignais, tous ceux qui me manquaient de respect. Ce n'est qu'un homme, celui-là. Ce n'est qu'un prédateur. Pire, même, un monstre, il paraît. De mon unique croc, je cherche mon chemin derrière le cuir dressé de son col. Je trouve la peau chaude de sa gorge, brûlante sur mes doigts glacés.

Keyne pile soudain et je lâche mon pendentif pour me raccrocher à lui à deux mains. Je me fige quand il abaisse la béquille du pied et me bouscule pour passer sa longue et puissante jambe par-dessus la selle. Keyne se tient debout

devant moi. Et j'ai beau être assise sur son énorme bécane, je suis minuscule face à lui. J'avale ma salive de terreur. Il saisit mes doigts qui hurlent de douleur, car il est en train de les broyer, mes pauvres doigts glacés qu'il réchauffe pourtant dans sa main sans le vouloir.

Il gronde :

— Arrête de me chauffer ! Tu n'as pas compris ? Tu veux que je te largue ici ?!

Je ne peux que gémir la seule excuse qui m'est venue quand sa main chaude a enveloppé la mienne :

— J'ai froid. J'ai mal aux doigts.

Son regard change. Difficile d'interpréter cet éclat fugitif dans ses yeux bruns.

Est-ce qu'il s'apaise ? Est-ce qu'il a vu clair dans mon jeu ? Est-ce qu'il a pitié ?

Il me concède :

— Trente heures de route. Tu vas en crever.

Son geste, alors, me ravage de l'intérieur : il enlève son blouson pour me le donner. Je pourrais en pleurer de cette attention, mais je me liquéfie de contempler ce torse massif révélé par un tee-shirt noir et détendu. J'ai envie de goûter ce cou d'auroch qui appelle mes griffes. Je voudrais m'accrocher à ces biceps bombés, durs, bronzés et à ces avant-bras striés de veines et de nerfs qui trahissent sa puissance. J'ai envie de toucher les tatouages qui ornent le dos de ses mains et qui se prolongent jusqu'aux coudes. Je crève du désir de caresser les cicatrices que dissimulent les tatouages. Il est si beau, cet homme. On l'a créé pour me plaire...

Je suis en train de chavirer. C'est la faute à ce qu'il allume en moi. Ce besoin enfoui, cette envie reniée, cet appel trop usé...

Keyne remonte sur sa moto, remettant le contact pour s'occuper les mains. Je sais qu'il se contrôle. Et cela, j'adore. J'enfile son cuir avec délice, si large, si chaud, si doux à l'intérieur. Le blouson est saturé de son parfum qui s'est dissipé

sur lui, mais qui s'est accroché au tissu de la doublure. Les agrumes. Il aime les choses amères et fraîches. Tout le contraire de moi. J'aime la chaleur et les fragrances sucrées. J'aimerais qu'il ait un côté sucré, cet homme...

Keyne tourne la tête vers moi et m'observe me pelotonner dans son cuir. Il coupe soudain court à mon plaisir :

— Ne t'y habitue pas. Je vais te larguer au QG et tu iras te faire foutre par un autre, petite pute.

Son regard me détruit. Je refuse d'avouer que j'ai pu y croire. Ma mère est assez conne pour se laisser berner. Pas moi. Normalement.

Alors, merci au gros méchant « monstre », car Keyne n'est pas de cette espèce de prédateur qui endort votre vigilance. Il a le mérite d'être clair.

Si on en est là...

Je réplique :

— Parfait. Ça me va, mais sois gentil, ne te barre pas pendant que je vais pisser.

Un bref sourire se dessine sur son visage. Il ancre ses pieds dans le sol et lâche le guidon pour s'asseoir sur sa moto, croiser les bras et m'attendre avec nonchalance. Une pose fascinante à laquelle je tourne le dos. Qu'il aille se faire foutre. Je trouverai bien un moyen de le tuer sans le baiser. Il suffit que je trouve un revolver et que je lui tire une balle au milieu du front.

Qu'elle est conne, l'autre sorcière, avec sa petite dent empoisonnée. Aucun homme ne court plus vite que les balles.



CHAPITRE 3 – CES FRÈRES

KEYNE



Ce putain de vieux connard ! Un jour, je le buterai ! Mais vraiment, je le buterai !

Ses vacheries, ses ordres de merde, ses provocations... Je ne suis plus un gamin pour endurer ça ! Je suis le plus fort des Bersks ! Je suis celui qui pourrait détruire son clan en un instant !

Tellement j'ai la rage, j'étais parti pour faire la route de Chicago à Los Angeles d'une traite et jeter la brebis maudite à ses pieds avant de casser la gueule de ce connard. Mais je ne peux pas faire ça avec une femme faible et glacée. Je suis bien forcé de m'arrêter dans un motel pour que la brebis, cette Tara la grande gueule, puisse se réchauffer. Elle avait si froid que j'ai dû la laisser passer ses paumes glacées sous mon tee-shirt. J'ai dû conduire la moitié de la route d'une seule main, car Tara ne cessait de s'endormir et de me lâcher. Des heures à supporter sa présence, son contact, ses courbes molles dans mon dos et sa fraîcheur contre ma peau. Ses cuisses blanches serrées contre mon jean me rappelaient sans cesse l'humidité que j'ai sentie dans sa chatte. Elle jutait pour moi comme aucune brebis ne l'a fait avant elle.

Peut-être que c'est vrai... Ces runes sur ses poignets, mon nom qu'ils ont gravé en vieux norrois, et si cela avait marché ?

Impossible. C'est juste une petite pute qui mouille pour le premier connard qui la touche. On en a plein au QG des comme ça, des Thralls, des esclaves de plaisir avec des runes sur les cuisses. Les femmes comme elle ne demandent rien d'autre que d'écarter les jambes pour le premier venu. Mais je ne pouvais

pas l'abandonner en bord de route. Une Thrall qui connaît nos secrets. Une femme sans défense...

Alors que Tara est à une porte de moi, en train de prendre sa douche, je me dis que j'ai fait une connerie. Le bruit de l'eau m'appelle et je ne peux pas m'ôter de la tête ses iris d'un marron clair et désespéré, presque de l'ambre. Son regard me fascine : il ne cesse jamais de briller, de rage, de détermination ou d'espoir.

Putain de cadeau empoisonné. Je crève d'envie de surgir dans la salle de bains pour l'agripper et la prendre en l'éclatant contre l'émail au risque de lui déchirer la chatte. Cela ferait beau, son sang répandu sur les murs blancs et brillants d'un motel bas de gamme de bord de route.

Connard de Jarl !

Il sait pourtant ce dont je suis capable, cet enfoiré. Et mon exaspération ne fait qu'enfler à la mesure de mon désir pour elle, ma frustration que je contrôle à peine. Ce cri intérieur qui me rend fou :

Prends-la, elle est à toi ! Prends-la ! Elle n'attend que ça !

Putain d'instinct de bête féroce...

C'est un miracle que j'arrive à me tenir pendant ces deux heures où elle dort, enfouie sous les couvertures. Je ne lui laisse que le temps d'une sieste avant de remettre en selle une Tara plus désirable que jamais. Encore heureux que le ronronnement du moteur de ma Harley, les vibrations de la route qui défile m'hypnotisent, comme toujours. Une des rares choses qui peut me calmer sur cette terre.

Je parviens enfin au flanc de la colline qui nous appartient au-dessus de Los Angeles. Le chemin de rocailles mène droit sur la paroi de roche. Je ne ralentis même pas pour laisser le temps aux connards qui gardent l'entrée du repère d'ouvrir la porte dissimulée. Je fonce vers un mur de roches rouges où l'artificiel se mêle à la pierre naturelle.

Au dernier moment, une fente apparaît dans la montagne, les portes s'ouvrent. Celui qui guettait a fini par céder. J'entre en trombe dans l'immense garage haut comme une cathédrale. Je

fais un dérapage à peine contrôlé et le crissement de mes pneus résonne d'un cri à réveiller les futurs morts.

J'ai envie de jeter ma moto à terre et de partir en dégainant mon couteau. Mais je refuse de faire ce plaisir au connard qui joue avec mes pulsions et ma patience. Tous, ils ne cessent de répéter que je ne sais pas me contrôler, que je suis un danger pour le clan tout entier, pour l'humanité tout entière.

C'est faux ! hurle le gamin que j'étais, même si l'adulte, lui, sait bien ce que je suis.

C'est l'orgueil qui m'oblige à faire semblant. Je m'avance d'un pas ferme, ignorant la rousse qui me pourchasse dans le hangar plein à craquer d'armes et des motos des frères Bersks. Je fais mon possible pour ne pas réagir à ses cris désespérés, pleins de haine, mais aussi de peine qu'elle ne veut pas avouer. Et c'est cela qui me détruit.

Je ne suis pas un animal, contrairement à ce qu'ils croient. Je sais que je risque de la tuer si je perds le contrôle. Mais lui mourra avant : Orm *Bersk* Osbjörn, notre chef à tous, notre père dévoué à nous pourrir la vie, le Jarl.

Un souterrain fait le lien entre le repère et les villas de luxe qui nous servent d'habitations. La porte d'acier sécurisée est bien évidemment gardée. Petit comité d'accueil habituel quand je rentre au bercail. Ils sont cinq. Trois que je ne calcule même pas, et deux personnages que je ne peux pas ignorer : le meilleur et le pire.

Le pire, c'est Yngvar Osbjörn. Ses longs cheveux blond foncé, noirs sur la majeure partie, sont tondus sur les côtés et relevés en nattes échevelées et bordéliques à l'arrière du crâne, quelque part entre la coupe de Viking sauvage et la crête de punk. Son corps nerveux est moins massif que le mien. Il a été adopté dans le clan peu après moi, il est vite devenu sergent d'arme, une fonction importante qui consiste à faire toutes les sales besognes.

Yngvar sait que je veux aller foutre sur la gueule à notre Jarl, il sait que je suis prêt à tout défoncer pour passer, mais il n'a

même pas dégainé le couteau. Il est du genre à attendre que vous soyez occupé à lutter contre dix guerriers pour sortir sa lame et vous planter dans le dos, ni vu ni connu. Il l'a déjà fait, il n'y a pas un mois. Et si je lui ai brisé deux articulations avant qu'il batte en retraite, ce lâche, lui, a réussi à me voler des flots de sang pour sa collection de psycho.

Putain que je le hais, ce gars.

C'est le digne héritier de notre salaud de Jarl. Yngvar aime ça, faire régner l'ordre et trouver des excuses pour torturer tout ce qui lui tombe sous la main. Ce connard finira par hériter du clan. Tant pis pour leur gueule à tous, ce n'est plus mon affaire. Ce taré ne m'intéresse pas.

Je préfère planter mon regard dans celui du second homme présent. Knud, le meilleur, notre mécano, un des seuls gars que j'apprécie sur cette planète pourrie. Le seul du clan que je n'ai jamais envoyé aux bons soins du chirurgien gardé à demeure sous résidence surveillée et secondé par nos brebis infirmières. Presque aussi grand que moi, des cheveux de la couleur d'un épi de blé qui aurait cramé, Knud aurait pu être beau sans cette salope de cicatrice qui lui barre toute la partie droite du visage. Je ne sais pas d'où elle vient. Il l'avait déjà quand j'ai intégré le clan. Peut-être même qu'il l'avait déjà avant que lui devienne un Bersk.

Knud me toise sans me défier, juste avec lassitude. Il a croisé les bras sur son torse aussi large que le mien et reste adossé à la porte.

Le silence s'éternise. Je ne suis pas du genre causant, mais lui ne vaut pas mieux. C'est pour cela que je l'apprécie. Il attend que je me décide à leur en coller une ou que je me calme, car bien sûr, lui non plus ne me laissera pas aller massacrer notre Jarl.

La brebis a le temps de nous rejoindre. J'entends à sa démarche que Tara boite. Ses petits pieds doivent être gelés dans ses chaussures de pute. Je fais un effort pour ne pas regarder sa peau blanche marbrée par le vent et délicatement tatouée sur les

chevilles et à la naissance d'un sein. Je n'arrive pas à empêcher mon regard de tomber sur son large décolleté tendre et bombé rehaussé par le lacet de cuir de son collier et par un tatouage d'animal. Je vois sa poitrine vibrer tandis qu'elle halète, plus de peur que d'essoufflement.

Prends-la ! Prends-la avant qu'un autre Bersk la revendique !

Putain d'instinct animal. Je relève mon regard vers Knud pour ne pas craquer. La balafre qui strie la joue droite de mon frère Bersk s'anime étrangement alors qu'il me sourit. Je réponds à sa provocation muette :

— Va te faire foutre. Tu la veux, tu la prends.

Mais c'est Yngvar qui tend la main vers elle. Tout ce que j'ai d'instinct de possession, de protection me fait m'interposer :

— Toi, si tu la touches, je t'écorche la peau des couilles et je te bâillonne avec, crevure.

Un tic nerveux secoue la lèvre d'Yngvar. Je sens qu'on va enfin se foutre sur la gueule, mais un des anciens du clan surgit soudain de derrière moi. Je lui fais face par réflexe.

C'est Vebjorn, Webb pour les intimes qui veulent le faire chier. Notre officier du renseignement est presque aussi âgé et puissant que notre Jarl. Mais il est plus petit que moi et j'ai une vue imprenable sur son crâne brillant qu'il rase pour donner l'illusion. J'ai un bref sourire mais lui ne rit jamais. Pour Webb, je suis juste un mauvais élément qui n'obéit jamais aux ordres et attire des emmerdes. Je lui jette :

— Le truc qu'on m'a envoyé chercher est dans le *top case* de ma bécane. Alors, va le récupérer et laisse-moi passer.

Toute la haine du monde est contenue dans ma voix. Le truc en question est une espèce de vieille couronne d'or, mais aussi quelques doigts qui ne l'ont pas donnée à temps. Trois doigts du chef d'un misérable petit clan qui refuse de nous payer la dîme et qui veut prêter allégeance à une lignée concurrente de la nôtre : les Ragnvald, ennemis héréditaires des Osbjörn. Je hais

ce genre de boulot et c'est pour cela qu'on me le donne. Pour me faire chier.

Vebjorn me réclame :

— Il est mort ?

Je chasse de ma mémoire l'image du gars éclaté sur lequel je me suis énervé, puis que j'ai livré à un chat pour qu'il joue avec et se calme un peu lui aussi. On est tous des bêtes sauvages dans ce monde. Je réplique :

— Non, juste un peu abîmé.

L'officier du renseignement secoue la tête comme on réprouve. Le visage carré et toujours si froid de Vebb m'irrite comme une brûlure d'ortie. J'ordonne :

— Laisse-moi voir le vieux.

— Le Jarl dort... me répond-il.

Non, à cette heure, ce vieil enculé doit être au chaud dans son lit avec des brebis cinquante ans plus jeunes que lui. Il paraît que c'est la plus belle des morts, mourir dans son lit. L'histoire et les sagas retiendront que je suis un bon fils après tout. Je réplique :

— Non, il baise. Et il a encore essayé de me baiser aussi. Laisse-moi passer...

Ce n'est pas moi qui gronde, mais l'ours à l'intérieur de moi.

Un déclic se fait soudain entendre et la porte blindée glisse sur ses gonds. Les lampes grillagées du souterrain et de l'escalier s'allument pour m'inciter à monter. Quelqu'un a donné l'ordre de m'ouvrir. Quelqu'un qui a des pulsions de mort.

Je vais faire un massacre.

Vebjorn sort son téléphone pour insulter son Jarl et lui faire entendre raison. Yngvar, qui obéit toujours aux ordres, se décale à contrecœur, me couvant de sa rage. Seul Knud m'arrête. Mon unique ami, le seul que je respecte vraiment ici, me dit :

— Pas dans cet état-là... Tu devrais tirer un coup avant d'y aller.

Il a un coup d'œil suggestif vers la jolie rouquine qui s'accroche à mon bras. Je l'avais oubliée, elle. Son décolleté, son regard provocant et déterminé, sa façon de mouiller pour moi comme aucune chatte ne l'a fait avant elle...

Je crève d'envie de l'emmener quelque part, de me la faire, vider ma frustration sur elle. Je ne dois pas. J'agrippe la main de Tara qui se cramponne à moi et la jette dans les pattes de Knud :

— Toi, bouffe-lui la chatte, elle a froid. Mais ne laisse pas l'autre psycho la toucher.

J'ai un geste méprisant du menton vers notre sergent d'arme. Yngvar n'a même pas un regard pour Tara. C'est moi qu'il fixe. Il fait l'effet d'un fauve tapi qui guette le moment de bondir. Il reste silencieux. Il fait bien. Si ce salopard se mettait à m'insulter, je me changerais en animal pour le crever.

Mais toutes les provocations de cet enfoiré ne sont rien face à la vision qui me saisit soudain : Knud occupé à agripper Tara qui se débat. La voir lutter contre le torse d'un homme alors qu'elle est à moitié nue, sa poitrine généreuse entravée par le bras puissant d'un autre, me tord les boyaux.

À MOIII !

La bête rue à l'intérieur de ma conscience. Je sens le pouvoir sourdre de ma peau, allumer mes yeux. Je vois aussitôt l'esprit des combats se refléter dans le regard de Knud. Ses pupilles s'enflamment du bronze métallisé de la lueur de Kanib, l'instinct ancestral. Aussitôt, l'ours en moi crève d'envie d'un combat, d'établir la dominance sur le territoire, sur la proie, sur la femme. Si je me laissais aller à mes instincts, je le tuerais...

Mais je ne peux pas sauter à la gorge de mon seul ami. Je me contrôle en faisant des exercices de respiration. Knud, lui aussi, remballer ses pouvoirs qui s'étaient embrasés d'instinct. Il sourit de sa balafre. Je crois qu'il me testait. Il rattrape les poignets de la brebis pour l'empêcher de le frapper et l'écarte de son corps. Je me détends aussitôt. Il ne la touchera pas. Il a compris ce qu'elle représentait pour l'ours à l'intérieur de moi.

— Calmé ? me demande-t-il. T'es capable de gérer ?

Je hoche la tête imperceptiblement. Je n'aime pas ça, avouer mes faiblesses. Surtout devant Vebjorn, un des bras droits du Jarl, mais surtout devant Yngvar. Avec sa crête et son regard taré, il a beau être un de mes frères, adopté par le clan, j'ai l'impression que mon seul vrai ennemi sur cette planète, c'est lui.

Non, c'est ce connard de Jarl.

Je me décide à partir et sans un dernier regard pour Tara, j'ordonne à Knud :

— Occupe-toi d'elle comme si c'était ta putain de mère.

Tandis que je franchis enfin la porte, je fais un doigt à la caméra de sécurité. Je suis sûr que le vieux me surveille. Il m'attend. Il n'attend peut-être que ça que je le tue et que je rompe la promesse que j'ai gueulée devant lui :

Plus jamais !

J'ai juré que plus jamais, je ne tuerais. Je ne vais pas lui faire ce plaisir de rompre mon serment pour lui.

Je vais lui prouver que je ne suis pas une bête, moi. Je vais me contrôler.

Du moins, j'espère.



CHAPITRE 4 – CE JARL

KEYNE



La colline que le clan des Bersks a achetée il y a près d'une centaine d'années est devenue une vraie souricière crevée de souterrains, de bunkers et de pièges. Mais on ne peut pas vivre sous terre non plus, on n'est pas des putain de taupes ! C'est pourquoi les passages secrets donnent tous dans des villas construites à flanc de montagne. De belles baraques d'architecte de bois et de verre, de piscines et de jardins d'orangers entretenus à coups de millions de dollars.

Sachant que j'arrivais passablement « remonté », le Jarl aurait pu convoquer le clan et exiger la réunion dans la « chapelle », cette vaste pièce sécurisée où se prennent traditionnellement les décisions de tous les frères. Mais il a choisi de m'accueillir dans le putain de salon rococo de sa villa.

— Ah, enfin ! Te voilà, mon fils !

Il est là, Orm *Bersk* Osbjörn, le chef du clan, le président, le « prèz », comme disent les motards, ou le Jarl comme on dit chez les Bersks depuis des milliers d'années. L'homme de 70 ans, encore massif et musculeux, aux cheveux grisés par l'âge en mèches argentées, est torse nu, cicatrices et tatouages rituels étalés à la vue de tous, avec par-dessus, quelques lourdes chaînes en or. Notre chef est affalé sur son grand canapé de velours blanc que je crève d'envie de teinter de rouge. Ce vieux pervers a une cigarette à la bouche et tient une brebis en déshabillé de soie dans chaque main. Et ce ne sont pas leurs épaules qui emplissent ses paumes. Elles n'ont pas 20 ans, ces femmes-là.

Vieux dégueulasse.

Je m'avance à pas lourds en brandissant un doigt vers lui :

— Ton fils, mon cul ! Si j'avais une goutte de ton sang dans mes veines, je me serais déjà égorgé moi-même !

Il réplique :

— Y en a à qui ça ferait bien plaisir, p'tit con.

Il me sourit. Et mes poings me démangent. Une voix de femme, pleine d'autorité et pourtant de douceur, résonne derrière moi :

— Leif, calme-toi.

Je me retourne vers celle qui vient d'entrer dans la pièce. Sigrid, cette femme d'une cinquantaine d'années et d'un maintien à toute épreuve va se poster debout derrière le canapé du Jarl. Ses cheveux d'un blond aux reflets cuivrés sont tirés en arrière et dévoilent ostensiblement un bleu sur sa tempe fragile. Cet enculé a profité du fait que je m'absentais pour frapper Sigrid, celle qui m'a élevé. Il ne cessera jamais de me provoquer. Jusqu'au jour où je le tuerai. Je désigne ma brebis mère et gronde :

— C'est toi qui lui as fait ça, enculé ? Tu me cherches ? Lève-toi, qu'on en finisse !

J'ai envie de me jeter sur lui. Sigrid a juste un geste discret de la main, comme on chasse une poussière sans importance. Mais elle n'intervient pas pour me contredire. Elle ne parlerait jamais devant le Jarl sans y avoir été invitée. Et lui a un haussement de sourcil négligent, comme s'il ne savait pas de quoi je parle.

Ne le bute pas, ne le bute pas, ne lui donne pas raison.

Et accessoirement, si je défonce un homme de cet âge, même si c'est Orm *Bersk* Osbjörn, le pire salaud de la Terre, j'ai une chance sur deux que mon totem me plonge dans le coma pour me punir. Ils n'aiment pas ça, nos totems, qu'on s'en prenne à un vieillard. Orm fait celui qui ne me craint pas. Il croise les pieds sur la table de verre noir qui reflète les lumières venues de la baie vitrée. J'ai un bref coup d'œil à notre gauche vers les étoiles du ciel et les lueurs de Los Angeles dans la vallée. Le salon

du Jarl donne sur un précipice et un jour il passera à travers sa vitre blindée. En lançant fort, je suis sûr que c'est possible de le faire traverser. Il doit avoir envie de tester pour me provoquer comme ça :

— T'as les griffes qui te démangent à force de traîner avec des chiens, des félins et des oiseaux ?

Il parle de loups, de lions, de léopards et d'aigles. Les quatre autres clans qui perdurent encore sur la Terre de nos jours. Les Bersks se croient supérieurs à tous les autres. Il paraît que le premier animal tutélaire à avoir pris les hommes sous sa protection est l'ours des cavernes, notre totem. Mais ce ne sont sûrement que des conneries que les Bersks se racontent pour se rendre intéressants. Je n'ai pas leurs préjugés sur les autres clans. Je ne peux pas me le permettre. Je suis lié par une sorcellerie immonde à quatre hommes appartenant chacun à un clan concurrent. Et Orm Osbjörn le sait bien. C'est lui qui m'a livré à une chamane quand j'étais gamin. Encore un beau rituel sanglant pour me donner plus de pouvoirs et achever de me rendre fou. Par réflexe, je gratte les cicatrices immondes sur mes avant-bras.

Le Jarl m'observe faire et me provoque encore :

— Et tu peux m'expliquer pourquoi je t'envoie remplir une mission et c'est un chat qui s'en acquitte à ta place ? Et mal ! On m'a raconté que ce connard à la solde des Ragnvald pouvait encore marcher ?

Je n'ai pas la patience pour ces conneries :

— Ta gueule, je lui ai pété la moitié de ses dents. Tu voulais quoi de plus ?

Le Jarl ricane :

— Un peu de raffinement, d'imagination.

Puis soudain, son regard se fait froid :

— J'aurais voulu que tu fasses exprès. Avoue donc, que tu n'as pas fait exprès.

Et après un instant de silence, il le dit, ce mot qui me rend dingue :

— Avoue, Leif...

Je réplique par réflexe :

— Ne m'appelle pas Leif ! Ou je te crèverai !

J'ai déjà un nom que ma vraie mère m'a donné, même si elle me détestait assez pour ne jamais le prononcer. Alors, mon putain de surnom de Bersk, je n'en veux pas. Leif signifie héritier chez nos « ancêtres » les Vikings. Le Jarl, ce vieux salaud qui m'a recueilli et éduqué, qui m'a maudit et torturé toutes ces années, n'en démord pas. Il prétend à la ronde vouloir que je lui succède à la tête du clan. Mais en vérité, je suis juste un chien qu'il a dressé au combat car il s'emmerdait.

Pour tenir ma rage sous contrôle, je laisse errer mon regard sur les murs du salon. La pièce est saturée d'objets de valeur éclectiques. Des fourrures de loups, de panthères des neiges, de lions et de tigres, des œuvres d'art gréco-romaines, des antiquités celtes. Dans un coin, une couronne de roi viking d'or martelé et de rubis mal taillés donne la réplique à un tableau de maître cubiste aux couleurs criardes. Le seul point commun des breloques que les Bersks accumulent est qu'elles valent plus d'un million chacune. L'harmonie s'arrête là. Même les meubles participent au chaos, entre les décors inutiles de designers tendance, on trouve de vieux meubles de bois massif, ornés d'entrelacs et dont le bois noir a traversé les siècles et les océans.

On se prend pour des ours, mais parfois, je me demande si les Bersks ne sont pas simplement hantés par l'esprit d'une pie. J'ai un sourire impossible à dissimuler. Le Jarl s'en saisit comme un chien affamé d'un os à ronger :

— Ha ! Tu fais ton scandale, mais je le savais, que mon cadeau te plairait, petit clebs enragé !

Ses yeux de glace ne sourient pas.

Ce mépris pour moi...

S'il a adopté un « bâtard de Peau-Rouge » et qu'il en a fait un « chien de la chamane » en me livrant à une sorcière, ce n'est pas par ouverture d'esprit ni par bonté d'âme. Je n'étais qu'une expérience qui aurait dû échouer et qui a survécu. Je le sais.

Sa sale gueule de vicieux assoiffé de sang et de sexe se plisse dans un rictus ironique. Orm Osbjörn relâche les seins de ses brebis et se penche en avant pour me dire :

— On m'a promis que celle-là serait différente, ils ont fait évoluer le rituel. Et elle est rousse...

Il sait que j'ai un faible pour les rousses. La première femme que j'ai broyée dans mes bras avait des cheveux de feu elle aussi. Je frissonne d'horreur. Il n'y a rien de plus dégoûtant que du sang sur une peau couleur de lait.

J'ai soudain envie de détruire le monde entier. Ma main gauche va par-dessus mon épaule pour saisir le manche de mon couteau. Je tente de le dégainer par réflexe. Mais le couteau ne cède pas, car je le garde scellé. Vraiment scellé. Pas par ces bandelettes retenant la lame dans son fourreau, rien que du tissu que je pourrais déchirer d'un coup, non, ma lame est magiquement emprisonnée par des runes gravées sur le tissu. Elles absorbent aussitôt ma rage et la retournent contre moi. Je lâche la poignée en retenant un frisson de douleur. Ça me va. Je ne peux pas me permettre de prendre une arme dans cet état-là.

Je fais jouer mes doigts pour me contrôler et je lui gronde :

— Cette femme, je n'en veux pas. Tu peux lui raconter ce que tu veux à cette brebis, je n'en veux pas.

Orm Osbjörn hausse les épaules. Un sourire malin mais un peu hésitant se dessine sur son visage marqué par le temps, les excès et les combats. Il ose le dire :

— Eh bien, laisse-la avec les autres, je goûterai son jus sacré à ta place.

À l'idée que ce vieux dégueulasse puisse aller fourrer sa gueule entre les cuisses de cette femme, je perds le contrôle. J'empoigne la table de verre sur laquelle il a posé ses putain de pieds et je la lance contre le mur en plein sur le tableau à un million de

dollars. La toile se déchire dans un cri lamentable. Les alarmes se mettent à brailler et me rendent mon sourire.

Voilà, tout le monde va être aussi énervé que moi, maintenant. J'agrippe la main de celle qui m'a servi de mère et me barre avant que les frères commencent à rappliquer. J'ai juré de ne plus jamais tuer. Mais s'il y a bien un endroit sur terre où j'ai du mal à tenir mon serment, c'est dans mon propre clan.

J'entraîne Sigrid hors de la villa sur les chemins de gravier blanc qui tracent les passages entre les bâtiments. Mais elle me réclame :

— Laisse-moi, si vous avez ramené une femme de plus, c'est mon rôle de l'accueillir. Toi, va accomplir le rituel pour te calmer. Je t'enverrai trois brebis quand tu seras en état de gérer. Tu voudras que je t'envoie la nouvelle, que je la briefe ?

Je m'arrête pour relâcher Sigrid. Je me perds dans ses yeux noisette cernés de rides qu'elle n'arrive plus à cacher avec le maquillage. Elle vieillit, ma brebis mère. Je mets du temps à me décider avant de lui répondre :

— Non, pas Tara, surtout pas elle.

La femme qui m'a élevé hoche la tête et s'en va sans plus un regard pour moi. Cela ne doit pas être facile tous les jours, d'avoir une bête comme fils.

Je pars de mon côté pour rejoindre ma magnifique villa avec piscine éclairée dans la nuit. Un beau cadeau pour m'inciter à rester. Au fond, ce qui m'enrage, c'est que ce vieux con de Jarl a d'autres raisons à ses manipulations. Il essaie de me trouver une femme pour m'enchaîner. Il veut que je quitte mon statut de nomade et que je cesse de parcourir le continent sur ma moto. Et moi, moi, je ne sais même plus ce que je désire vraiment. Je prétends que je ne veux pas hériter du clan, que je veux juste qu'on me foute la paix. Mais au fond de moi, l'adolescent qui se battait sur le ring pour survivre, le gamin de 13 ans que tous donnaient perdant, veut leur prouver quelque chose. J'ai parfois ces envies que le clan soit tellement dans la merde que ces tocards viennent me chercher à genoux pour me supplier de les

sauver. J'ai envie qu'ils me réclament d'être le Jarl, puis je les enverrais se faire foutre avec panache, tous ces enfoirés qui ne m'ont jamais accepté. C'est débile, c'est puéril. Et cela m'enrage plus encore. Je dois vraiment me calmer.

Je contourne la villa et prends pied dans la rocaille de la colline. Je m'éloigne ce qu'il faut et trouve le rocher plat où je me suis toujours réfugié quand j'avais envie de tout détruire. Je m'assieds. D'ici, j'ai vue sur la ville. J'observe quelques longues minutes les lumières fixes ou clignotantes, les phares qui se déversent comme une rivière incessante de la mer artificielle que forme Los Angeles de nuit. Au loin, dans l'espèce d'île formée par les hauts immeubles du quartier d'affaires, quelques fenêtres sont allumées sur ces géants sombres qui se découpent dans la nuit. Je soupire. Enfin seul.

On me parle de la solitude comme si c'était une maladie ou un malheur. Je ne comprends pas. Pour moi, c'est la liberté. C'est la sérénité. Personne à blesser, personne qui pourra vous blesser. C'est le calme plat. C'est une ville de nuit qui flamboie comme une nuée de lucioles. C'est un désert rocailleux traversé d'un lézard parfois. C'est le quasi-silence, c'est l'air poussiéreux. C'est l'absence de sentiment.

Le calme. Enfin. Après le tumulte. La paix.

Je m'assieds en tailleur et détache mon couteau pour dénouer les bandes de tissu couvertes de runes. Avant de dégainer ma lame, je fais quelques exercices de respiration pour me mettre dans un état de méditation. Je dois me calmer vraiment, chasser toute rage de mon esprit et de mon cœur. Lorsque je suis prêt, je tire sur le manche pour sortir ma lame. Je savoure quelque temps le miroitement de la lune sur la soie de l'acier. Enfin, je me décide, je passe le fil aiguisé sur ma paume pour faire couler mon sang. Je ferme les yeux et me concentre pour ressasser tous les sujets qui me rendent fou, pour évacuer ma colère dans la lame maudite. Je sens les runes gravées à sa surface se mettre à brûler à mesure qu'elle aspire mon sang, mon pouvoir, mon âme. Et peu à peu, le vide se fait.



CHAPITRE 5 – C'EST MA *FIRST LADY*

TARA



Toi, connard, tu as gagné, je te tuerai.

Keyne s'est barré. Ce bâtard. Il me ramène dans ce garage crasseux et me largue avec des types que je ne connais pas.

Si je ne tremblais pas de colère, j'en crèverais de peur. J'aimerais échapper à la grippe de l'homme à qui Keyne m'a confiée. Peine perdue. Avec sa carrure de dieu grec, cet homme me maintient sans appel. Je finis par me résigner et par observer ceux qui m'entourent. Au final, je me demande surtout si l'un d'eux est « l'espion », celui que Völva a chargé de me surveiller.

J'ai du mal à croire que ce soit le colosse qui me sourit avec ironie à travers son visage balafré. Il reste beau malgré sa cicatrice. Il a surtout l'air honnête et calme, cet homme. Mais le meilleur indice est encore que le patch sur son cuir est le même que celui de Keyne. Dans un club de motards, on peut parfois reconnaître des factions en fonction des logos que les membres choisissent.

Clairement, cet autre homme aux cheveux rasés en crête et nattés déteste Keyne. Et il n'a pas choisi le même patch que lui. Le sien est une sorte de tête d'ours rugissant avec une barre dans la gueule. Un couteau stylisé. J'ai bien remarqué que tous les hommes portent un couteau au fourreau de cuir ancien et au manche ouvragé. De vraies œuvres d'art. Voyant que j'observe le fou, l'homme qui a ma « garde » me tire en arrière et me dit à mi-voix :

— T'approche pas d'Yngvar...

Je ne demande que ça, moi, m'éloigner de cet homme au regard fixe et taré. De tous, d'ailleurs. Leur espèce de chef, celui

qui a bien la cinquantaine et les cheveux rasés, tend la main vers moi :

— Laisse la brebis, Knud, je vais l’emmener au Skàli.

Le vieux a un air pervers qui ne me plaît pas.

— Va te faire foutre, lui répond poliment Knud.

Mon allié, mon protecteur ici. L’homme qui a pourtant vingt ans de plus que lui et clairement plus de pouvoir affiche un bref sourire :

— Tu finiras par le regretter, d’avoir choisi le mauvais camp.

Mon protecteur m’entraîne à sa suite dans l’escalier taillé à même la roche, me sauvant de cette ambiance étouffante. Sans broncher, je le suis de souterrain en souterrain, puis à travers des jardins de rocaille et de buissons aménagés avec goût. Parfois, un oranger d’ornement déjà en fleurs, de ceux que l’on plante pour leur odeur et non pas pour leurs fruits, libère une nappe de parfum pénétrant et oriental.

Tant le lieu que cet homme m’apaisent. D’instinct, je me sens en sécurité avec ce Knud. L’échange de regards entre Keyne et lui ne m’a pas échappé. Le balafré considère que j’appartiens à son ami. Son sens de l’honneur l’empêchera de jamais me toucher.

Mon protecteur m’emmène dans une belle villa dont la quasi-intégralité du rez-de-chaussée est une vaste pièce cosy qui semble dédiée au plaisir des femmes. Et je ne parle pas de sexe, je parle du vrai plaisir des femmes : le confort.

Je crois que la moitié des erreurs que j’ai faites dans ma vie est due au fait que je cherchais le confort. Après avoir fugué, je me donnais à n’importe quel affamé dans les bars pour ne pas dormir dans la rue les soirs de grand froid. J’offrais même mon cœur à n’importe quel connard pour avoir un semblant de chez-moi. Puis j’ai travaillé comme hôtesse dans un club de strip-tease pour avoir de quoi me payer mon propre studio avec un canapé et un plaid dessus. J’ai fini par appartenir à un club de motards pour être sûre de ne jamais manquer de drogue et d’alcool qui étaient devenus mon seul vrai réconfort.

Je m'en méfie maintenant, du confort, c'est pourquoi je résiste à l'appel de cette salle comportant une accueillante cheminée à foyer central. Les flammes chaudes rayonnent sur tout un tas de canapés et de tapis épais, magnifiques certes, mais sans la moindre harmonie. Tapis persans ou nattes asiatiques, tentures de brocard moyenâgeux, canapés de cuir ou coussins de soie arabes. On se croirait tour à tour dans une yourte mongole ou dans un palais des *Mille et Une Nuits*. Et cette vaisselle dorée qui rutille de partout. Mon instinct me dit que c'est du vrai or. Aux reflets des lampes et des flammes de la cheminée et des bougies, le métal précieux m'obsède à tel point que je ne remarque pas tout de suite les yeux des femmes braqués sur moi.

Comme des flèches.

Le grand Viking qui m'a amenée là m'abandonne en jetant :

— Une nouvelle. La régulière de Keyne.

Et il se taille avec une brebis brune et frisée sous le bras et un grand rire moqueur. Car il sait bien qu'il vient de semer la discorde.

Merci pour les présentations.

Je me raidis, lève le menton et jette à la ronde un regard dominant. Inconsciemment, ma main vient chercher le croc d'ours suspendu à mon cou. Non pas que je me sente assez en danger pour l'utiliser sur une de ces poupées de plaisir à moitié nues. C'est juste que cette canine de fauve, c'est ma nouvelle identité. Les brebis n'ont pas de crocs. Moi, j'en ai un maintenant. Je vaudrais plus que ces femmes-là. J'en suis sûre, je le dois.

C'est surtout ma seconde arrivée dans un club, je connais les codes, les lois, les usages.

Étape 1, je dois déterminer qui est la cheffe officielle du cheptel : la *first lady*, la femme du président du club. Elle, je dois m'en faire aimer. Mon regard s'attarde sur quelques femmes d'un certain âge, mais je les élimine aussitôt, tellement elles semblent se désintéresser de moi et de tout. Leurs yeux vitreux

sont perdus dans l'ivresse d'une drogue quelconque. La *first lady* n'est pas là.

Plan B, je dois trouver la pétasse qui dirige officieusement les morues de service et m'en faire respecter par la force. Car c'est elle qui tentera de me pourrir la vie ici. Je me débarrasse de mes talons au cas où je devrais me battre et j'avance sur un tapis chamarré si doux qu'il semble tissé de cachemire. Je m'arrête devant un canapé sur lequel sont regroupées les plus jeunes, les plus belles et les plus haineuses des brebis.

Cet homme l'a dit, je ne suis pas comme elles, je suis une « régulière », je suis la seule et unique femme pour un des hommes du clan. Il va falloir qu'elles digèrent la pilule. J'ai été à leur place. Je connais l'humiliation de me faire baiser nuit après nuit par un homme pour qu'un jour il en ramène une autre et me dise :

« Celle-là, je la kiffe, toi, ta gueule, sale chienne, va vider les couilles d'un autre. »

Plus jamais ça. Plutôt crever, plutôt tuer que revivre cette déchirure.

Je me force à lâcher mon croc, réflexe de faiblesse, et croise les bras pour annoncer à la ronde :

— Je m'appelle Tara. Völva m'envoie pour être la régulière de Keyne.

Mon annonce fait sensation. Même les femmes les plus avachies se redressent et ouvrent leurs oreilles, écartant leurs cheveux de soie de leur visage lourdement fardé.

Un rire mauvais retentit. Une jeune femme dans la vingtaine agite la main sur son canapé pour attirer mon attention. La première chose que je remarque chez elle, ce sont les fines cicatrices bien droites sur la peau ambrée de ses bras, comme si elle se scarifiait...

Sûrement encore un de leurs rituels à la con.

Je vois également des marques bleues sur ses poignets, comme si on les avait tenus. Je frissonne et reporte mon attention sur

son visage. Alors, enfin, je remarque qu'elle est divinement belle. Ses traits droits, doux et harmonieux sur une peau ambrée sont ceux d'une déesse. Ses cheveux noirs, raides et scintillants comme le plumage d'un corbeau coulent sur des épaules fines et une nuque gracieuse. Ses yeux d'un vert vif et profond me jettent des éclairs.

Une mortelle ennemie, ça.

Elle s'écrie :

— Foutaises, connasse ! Une régulière ? Une seule femme pour Keyne ? On sait toutes que ça ne marche pas avec lui ! Essaie donc de le baiser et tu reviendras te traîner à mes pieds en me suppliant de prendre le relais sur sa queue !

Elle éclate d'un rire rempli d'une noirceur qui me fait de la peine pour elle. Foutue empathie de brebis. J'ai intérêt à me blinder mieux que ça.

La brune croise des jambes interminables. Je me sens aussitôt massive et malade. Elle se rejette en arrière, dévoilant un décolleté généreux à la peau dorée et veloutée comme une pêche. Elle a des origines orientales qui vont si bien avec son caraco brodé d'or et sa jupe de voiles orangés et scintillants de danseuse du ventre...

Soudain, son habit me met mal à l'aise. J'ai un regard à la ronde et remarque que si la plupart des femmes sont blanches, quelques-unes sont typées. Et je hais le fait qu'une Asiatique porte la robe de satin rouge près du corps des films hongkongais. J'ai honte de comprendre que les femmes avec plus ou moins d'origines africaines sont affublées soit d'habits exotiques, soit de baggies hip-hop sortis de clips de rap. Et cette blonde-là, habillée comme une déesse de la Rome antique. J'ai l'impression qu'elles font exprès de varier les plaisirs pour les salauds qui les chevauchent. J'avale ma salive en comprenant qu'on vient de me coller dans un putain de harem géant. Dégoutant.

Ma respiration s'accélère. Je ne veux pas, je ne veux pas être réduite à ça. Je ne veux pas de cette vie-là.

Tu me le paieras, connard !

La colère me fait du bien. J'arrive à résister aux provocations de la vipère. Je demande à la ronde :

— Qui est la *first lady* ici ? Il faut que je lui parle avant de casser les dents de toutes les petites salopes de punaises qui font les malignes ici.

Ignorant le roucoulement de rage de la vipère en cheffe, je retourne mon attention vers les femmes plus âgées qui sont abruties sur les canapés. Je frissonne de les voir ainsi détruites par une vie de servitude lascive aux prédateurs qui ont sucé leur jeunesse jusqu'à la moelle avant de les abandonner.

L'une d'entre elles, une femme replète aux formes plus que généreuses et aux cheveux d'un roux sombre tirant sur l'auburn, ouvre soudain les yeux. Ils sont étonnamment limpides. Elle dormait simplement. Elle se redresse et me sourit avec malice. Elle me dit :

— Enchantée, Tara ; moi, c'est Disa. Ça veut dire active et pleine de vitalité en vieux norrois, tu sais, les anciens Vikings comme dans les films ? Toi aussi, on te trouvera un nom. Mais je pencherais déjà pour Ilse, la déesse du juron, celle qui inspire le respect.

Elle éclate d'un grand rire bienfaisant puis se lève et désigne tout ce qui l'entoure :

— Bienvenue chez nous. Il n'y a pas de *first lady*, car notre Jarl aime les jeunettes et la diversité. Mais il y a une brebis « mère ». Je te conseille de l'adorer. Parce que ton homme, lui, il tuerait pour elle. Personne ne peut contredire Sigrid, même les gars du clan : ils ne veulent pas d'emmerdes avec le monstre.

Je frémis d'entendre cette femme joviale appeler elle aussi Keyne « le monstre ». C'est un colosse, c'est vrai, et j'ai bien senti à quel point il pouvait vite s'emporter, mais au fond de moi, une fibre de femme hurle face à la haine qu'on lui voue. Je me mords les lèvres. Mon geste n'échappe pas au regard incisif de Disa. Cette femme n'insiste pas, elle est intelligente.

Je lui demande :

— Où est cette Sigrid ? Je veux lui parler.

Disa hausse les épaules et ses boucles auburn coulent sur sa peau :

— Elle doit surveiller notre Jarl. Être la mère de l'héritier ne lui suffit pas, elle veut le lit du chef actuel. Va donc savoir pourquoi. Ce connard, moins je le vois, mieux je me porte, moi. Mais il ne s'intéresse plus à moi depuis longtemps ! Tant mieux ! J'espère pour toi qu'il ne te touchera pas pour emmerder son fils.

La femme s'en va soudain vers une large armoire de noyer aux planches disjointes par le temps. Elle en sort une mallette flambant neuve :

— Allez, viens, je dois te piquer.

J'ai un frisson d'envie et de détresse mêlées. Je me sors tout juste d'une addiction à l'alcool et à la cocaïne. Je suis fragile, terriblement, et je sais comment on s'assure de la docilité des prostituées...

La dépendance. Et comme la dépendance affective et la misère ne suffisent pas toujours, une bonne drogue dure est la chaîne la plus sûre.

J'ai un hurlement de révolte contre le destin d'une vie :

— Je ne te laisserai pas me changer en une putain de camée !

Derrière moi, une femme éclate de rire. Je me retourne par instinct de chat de gouttière. La cheffe des punaises me lance :

— C'est pour tester si t'es saine, connasse ! Tu crois qu'on a envie de partager tes germes ?!

J'ai un sursaut d'horreur pure. Pas à l'idée que je pourrais être atteinte d'une maladie : même du fond de la plus puissante des défonces, j'ai toujours gardé assez de lucidité pour prendre mes précautions. Non, ça me dégoûte d'imaginer à nouveau partager un homme avec d'autres femmes.

Surtout cet homme-là.

L'image de Keyne qui retire son blouson pour me le donner me traverse le cœur comme une flèche de feu ardent.

Je clamaï que je voulais être sa régulière pour endormir sa vigilance. Mais à tenir le regard vert poison de cette jolie vipère, à imaginer ses mains graciles caresser les muscles de Keyne comme elle tripote les coussins de velours, le désespoir s'ancre dans mon corps. C'est physique. Sous le coup du stress, les cicatrices à l'intérieur de mes poignets se mettent à me gratter sauvagement. Je réfrène trop tard cette pulsion et mes ongles rongés rouvrent les plaies qui avaient pourtant totalement cicatrisé.

J'observe, hagarde, les quelques gouttes de sang rouge qui perlent sur ma peau de lait et miroitent à la lueur des lampes habillées de verroterie colorée. Devant le liquide vermeil, je me fais une promesse.

Cet homme, ma proie, leur monstre, Keyne, ce sera tout ou rien :

Tout, je suis la seule et je finis par le tuer pour qu'aucune autre ne l'ait jamais.

Rien, je crèverai plutôt que de le laisser me toucher s'il ose en baiser une autre.

Mais mon poignet m'est soudain arraché. La femme qui voulait me piquer scrute mon avant-bras scarifié. Disa secoue ses boucles rougeoyantes avec incrédulité et demande finalement :

— C'est ce que je crois ? Ça a marché ? Tu l'as baisé seule et tu es encore en vie ?

Je n'ose pas démentir. L'infirmière a un rire comme une expiration incrédule. Elle s'écrie à la ronde :

— Ces vieilles folles ont réussi ! Leur magie noire a enfin marché ! Vous êtes sauvées du monstre, les filles !

Ce que je vois alors parmi les jeunes femmes me fait mal. La plupart soupirent de soulagement.

Elles pensent vraiment que Keyne est un monstre ?

Seule la vipère aux yeux verts prend très mal la nouvelle. Elle bondit sur ses pieds et s'écrie :

— TU MENS ! C'EST IMPOSSIBLE !

Ses poings se serrent de désespoir tandis que deux perles scintillantes viennent orner ses longs cils noirs et rehausser ses yeux vert émeraude.

Elle aime Keyne ?

Mon cœur se serre. Pour elle, pour moi si jamais elle me le vole, pour la condition des femmes qui se battent depuis toujours pour le cœur des hommes...

Alors qu'ils n'en ont pas.

L'infirmière aux cheveux rougeoyants presse ma main de sa paume tiède :

— Dis-nous la vérité, ma chérie, c'est important. Tu as couché avec ? Vraiment ?

Je dois avouer, car je ne suis pas douée pour mentir :

— Pas encore, mais...

— Ha ! Je le savais ! s'écrie ma rivale.

Mon regard s'ancre dans les yeux flamboyants de rage et frémissants d'anxiété de la vipère. Sans aucune pitié pour ses sentiments, je lui assène :

— Keyne est à moi maintenant, ne le touche plus jamais ou tu le regretteras, salope !

Enfin, la cheffe des punaises prend ma menace au sérieux. Ses poings se serrent. Cinq brebis drapées de bijoux et de voiles se placent à ses côtés.

Je n'ai pas peur.

Et je risque quoi ? La balafre d'une griffe en travers du visage ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

J'ai vécu quelques mois dans la rue à 15 ans après ma fugue. J'ai eu mon lot de tabassages et j'en ai gardé des instincts de chat sauvage. La vipère s'approche. Les voiles safran de sa robe de danseuse du ventre glissent sur ses cuisses fuselées et assez

musclées. Elle pourrait me balancer un coup de pied de ses sandales dorées.

Mon corps se raidit, prêt au combat. Je gronde :

— Que les choses soient claires : ne fais pas ta cheffe avec moi. Je n'ai pas besoin de me faire baiser par un homme pour me défendre. La première qui me fait un coup en traître a intérêt à ne pas me rater car si je survis, elle pleurera pour que je l'achève. C'est clair ?!

Une voix de femme autoritaire me répond :

— Ce qui est clair, c'est que la première qui se bat sous mon toit, je l'enferme dans sa chambre au pain sec et à l'eau. Svanhilde ! Tu le sais, toi !

Une femme fait son entrée avec dignité, drapée d'un tailleur de jacquard blanc aux motifs finement dorés et au col extravagant. Elle est grande, d'une taille mannequin. Bien qu'elle ait la cinquantaine, elle est encore si belle, si digne et gracieuse. Ses cheveux d'un blond vénitien flamboyant sont nattés avec application et son profil au front pur et aux pommettes saillantes est celui d'une reine. Elle vient se placer entre ma rivale et moi. Toutes deux, nous nous écartons d'instinct. La femme nous dit :

— Et mon Leif n'appartiendra jamais à aucune femme. La chamane a veillé à son désespoir. Montre-moi ça, toi !

Elle agrippe ma main pour examiner les bâtonnets qui composent mes cicatrices : des runes nordiques. C'est étrange, la connaissance. Il a suffi que ces femmes prononcent le mot « Viking » et j'ai compris ce que Keyne voulait dire depuis le début.

La femme me demande avec un empressement étrange :

— Ces runes-là, dis-moi, qui te les a faites ? Une grande aux cheveux blancs qui joue les reines et a l'air d'avoir 100 ans ou une vieille chamane brune et ratatinée qui se comporte comme une enfant psychopathe ?

Il me faut un certain temps pour répondre. Pas seulement car la question me désarçonne. Au fond, je cherche la bonne réponse. Le problème quand on commence à mentir, c'est qu'on doit toujours réfléchir. C'est pour cela que j'aime tant dire la vérité. Tant pis, j'avoue :

— Une elfe. On aurait dit une elfe avec ses cheveux blancs. Elle s'appelle Völva.

La femme face à moi a un soupir de soulagement palpable. Elle m'annonce :

— Alors, ces runes n'ont aucune valeur. Seule la vraie chamane peut défaire le mal qu'elle a fait. Ne crois pas tout savoir alors que tu ne sais rien. Mon fils est maudit. S'il perd le contrôle, tu en mourras.

Voilà, les présentations sont faites. Tout le monde ici croit aux sorcières et cette femme à l'allure de reine qui ne ressemble absolument pas à Keyne est sa « mère ». Elle est la seule à avoir tout pouvoir ici. Je hoche la tête avec respect :

— Enchantée, Sigrid, je m'appelle Tara, je n'ai pas encore de nom Bersk officiel, mais...

Elle me coupe :

— Mais qu'est-ce que tu sais des secrets des Bersks ? On t'a dit que si tu prends contact avec une personne de l'extérieur, tu mourras ?

Je l'avais compris, cela. Je hoche la tête sans répondre. Reine jusqu'au bout des ongles, Sigrid a un geste négligent et pacificateur de sa main élégante :

— Tu as quelqu'un à prévenir de ton absence ? On peut au moins transmettre un message, un seul, choisis bien la personne et le contenu...

Elle tend sa paume ouverte comme si j'allais lui remettre une missive sur un parchemin. Je replonge mon regard dans le sien. Mon silence parle pour moi.

Elle ajoute :

— Pas même une femme ? Une mère ? Une collègue ? Une amie...

Vaines tentatives. Non, je n'ai personne à prévenir, ni famille, ni collègue, ni amie. Les brebis, les serveuses, les strip-teaseuses qui m'entouraient ont toujours été des ennemies, jalouses de mes cheveux si rares et des faveurs qu'ils m'attiraient. La *first lady* de mon ancien club de motards a prétendu m'aider, mais elle m'a vendue à ces gens. Ma première patronne et seule personne saine que j'ai connue m'a si vite remplacée quand j'ai commis une erreur. Quant à ma mère, elle m'a reniée pour continuer à vivre dans son illusion, son rêve de brebis des beaux quartiers.

La bile me monte aux lèvres. Je crois que je déteste plus encore les femmes que les hommes. Cette « brebis mère » ne fait pas exception. Pour une obscure raison, mon instinct me hurle de la haïr. Avec un sourire provocant, je continue ma phrase où elle l'avait interrompue :

— Mais je serai la femme de ton fils.

Le visage de Sigrid se fige comme si je venais de la menacer, puis elle finit par se reprendre. Elle lève les yeux au ciel :

— Encore une qui n'écoute rien ! Va au diable, idiot ! Oh ! Que quelqu'un m'apporte à manger ! J'ai l'impression que je vais en crever. Et les jeunes, allez vous occuper de ce taré d'Yng, sinon il va aller sauter à la gorge de mon fils ! Il en crèverait, ce dingue ! Non, pas toi, Svan, reste là, j'ai besoin de toi.

Sigrid fait une volte de danseuse pour s'affaler sur le canapé abandonné par la vipère. Puis, comme si tout était dit, elle rejette sa tête en arrière, me dévoilant son profil gauche. Je remarque alors le bleu sur sa tempe.

C'est Keyne qui l'a frappée ? Sa propre mère ?

Mais je rationalise aussitôt. J'ai assez pris de coups pour savoir que son visage devrait être rouge et enflé si cela venait d'arriver. Le bleu date. J'espère que celui ou celle qui l'a frappée le paiera un jour au centuple.

J'ai ce truc pour la justice implanté loin à l'intérieur de moi.
La faute à ce monde pourri et à ma vengeance sur laquelle j'ai
dû m'asseoir quand j'avais 15 ans.



CHAPITRE 6 – C'EST MA MALÉDICTION

TARA



Je n'ai pas traîné longtemps en bas. Les salles de vie commune que sont les divers salons, les cuisines et les terrasses me semblent des lieux hostiles après le scandale que j'ai fait.

Une toute jeune brebis brune a proposé de me montrer ma chambre. J'ai accepté avec reconnaissance. Je suis éclatée après un nombre incalculable d'heures de voyage en camionnette cahotante et plus d'un jour et une nuit de moto en plein vent. Même si le climat se faisait de plus en plus clément à mesure que l'on approchait de Los Angeles et qu'un homme massif me réchauffait l'intérieur des cuisses.

Lorsque je découvre ma chambre, je manque de fondre en remerciements. C'est une véritable suite parentale, toute de moquette molletonnée et de marbre selon que l'on soit côté nuit ou côté salle de bains. L'ensemble passe par toutes les nuances du jade et de l'émeraude, du blanc et de l'or.

La brunette qui a encore plus de taches de rousseur que moi me dit avec crainte :

— J'ai pensé que la chambre verte t'irait bien...

Elle a un coup d'œil pour mes cheveux roux irlandais, ces nuances qui vont du cuivre au rouge carmin en passant par l'or et l'orange vif. C'est la première fois que j'ai une chambre pour aller avec mes cheveux. Je lui souris et la mignonne se met à blablater :

— Dis-moi si tu as besoin de quelque chose ? Même de soins ! J'ai commencé ma formation d'infirmière avec Disa. Je m'appelle Helga, ça veut dire la fille pure et inaltérable. Comme le diamant. Tu aimes les diamants ? Tu veux que j'en demande

pour toi ? Sigrid, tu sais, la mère du Leif, elle les garde sous clé, car les filles se battent pour les diamants.

Elle est bavarde, elle est sans doute stressée. J'ai un geste d'apaisement tout en secouant la tête. Je regarde autour de moi. La porte du dressing est ouverte, laissant voir des étagères bien garnies. De même dans la partie salle de bains qui déborde d'articles de luxe. L'étagère qui longe le grand miroir est garnie d'une collection de bouteilles de parfum toutes identiques a priori, mais contenant chacune un liquide différent qui va chercher dans les quatre cents euros chacun. Je connais cette collection que j'ai rêvé d'avoir toute ma vie. Je m'approche aussitôt, fascinée. Helga me suit pour me demander :

— En quoi les marques de la Thrall sont différentes pour toi ? Tu peux me montrer tes marques en vieux norrois ?

Le mot Thrall ne me dit rien, mais j'en déduis que c'est le mot consacré pour dire brebis, ici. Sans cesser de tripoter une collection de parfums de luxe, je lui tends un de mes avant-bras. J'avoue la vérité :

— Je n'en sais rien. Elles m'ont passé un acide rouge sur les coupures à mes poignets et elles m'ont demandé si ça brûlait. Et oui, ça brûlait grave. Thrall, ça veut dire pute en vieux norrois ?

Helga grimace de son joli nez courbe :

— Ça veut dire « esclave ».

J'avale ma salive de travers et manque de faire tomber le flacon avec lequel je jouais. Celui que j'ai toujours fantasmé de sentir. Je reprends ma main pour l'ouvrir. J'inspire avec délice : cerise et bois d'oud, rose et cuir, rouge et noir. Sucre et caractère. Impertinence et puissance.

Rien que pour un parfum comme cela, la moitié des femmes de la Terre se damneraient.

Est-ce que Keyne aimerait cette odeur-là ?

Pensée ridicule qui me donne envie de me frapper. Jamais, plus jamais ce rêve, cette faiblesse de la brebis. Ma main se crispe sur le bouchon tandis que je tamponne un peu de nectar à

l'intérieur de mes poignets et de mon cou. Juste pour le plaisir, je m'en remettrai après la douche. On s'habitue au luxe, c'est bien ma croix.

N'oublie pas pourquoi tu te bats. Pour qui.

Je repose le flacon d'un geste sec qui fait tinter le verre et je demande à ma bavarde amie :

— Tu as une idée d'où peut être mon homme ?

La petite Helga me sourit avec malice :

— Facile. Le Jarl le pousse toujours à bout. Keyne finit toujours par se planquer dans la montagne pour accomplir le rituel. Et personne n'est mort ce soir...

Je n'aime pas voir une fille si douce parler de la mort si facilement. Je me détourne pour ne pas me trahir.

— Ramène-le-moi.

Dans le miroir, je peux voir qu'elle est déstabilisée. Alors, j'ajoute plus doucement :

— S'il te plaît.

Helga hoche la tête en avalant péniblement sa salive. La petite a peur de Keyne, vraiment. Et cela me tord les entrailles. Elle mord ses lèvres charnues avant de me contredire :

— Il est dangereux. On m'a interdit de l'approcher.

Je m'agace :

— Elles sont jalouses, c'est tout.

Helga secoue la tête furieusement :

— J'ai déjà entendu une fille hurler ! Svan, enfin, Svanhilde, tu sais la cheffe des pétasses ? Elle fait celle qui n'a pas peur, mais je l'ai déjà entendue appeler à l'aide une fois. Sigrid a dû sortir un flingue pour obliger deux autres filles à prendre le relais avec Keyne. Personne ne voulait y aller. C'est un monstre, tu comprends... Il est dangereux. Tu es sûre que ces runes te protégeront de lui ?

Je grince des dents et hoche la tête. Je ne mens pas. J'ai pris ma décision, c'est tout. Je n'aurai pas besoin de plus de quelques